This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

From the library of

Lloyd Cabot Briggs

1909 - 1975

Tozzer Library
PEABODY MUSEUM
HARVARD UNIVERSITY

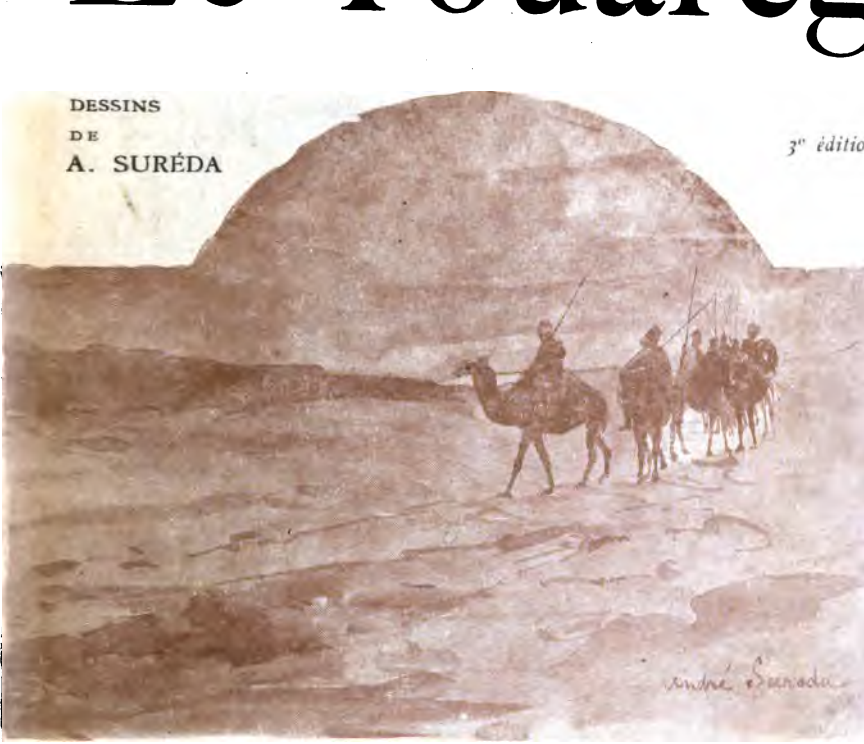
AFR. SAH.
F 385 t 3

ALBERT FERMÉ

Le Touareg

DESSINS
DE
A. SURÉDA

3e éditio



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1900
Tous droits réservés.

LE TOUAREG

ALBERT FERMÉ

Le Touareg

ILLUSTRATIONS DE ANDRÉ SURÉDA

Troisième édition

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1900
Tous droits réservés.

AFR. SA4. F38:73
L. Cabot Briggs Collection
8 February 1977

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

2 exemplaires sur papier du Japon
10 — — de Chine

NUMÉROTÉS A LA PRESSE

RECEIVED
FEB 8 1977
TOZZER LIBRARY
PEABODY MUSEUM

LE TOUAREG

I

Pendant les deux ou trois premières semaines de mon séjour à Tlemcen, où j'avais été envoyé un peu contre mon gré, en qualité de médecin aide-major au 2e chasseurs d'Afrique, — il y a quelque trente ans, — n'étant pas encore familiarisé avec mes nouveaux camarades, je vécus presque solitaire. Mon unique distraction était de longues promenades aux environs.

Une campagne merveilleuse : des jardins, des bois de vieux oliviers ; des coins bibliques : la vigne enlacée au figuier ; des sources d'argent vers lesquelles se

dirigent, l'urne sur l'épaule, de lentes théories de femmes voilées. Dans un nid de verdure, une *koubba* apparue soudain,

œuf monstrueux pondu par l'oiseau Rock. Un ravin abrupt en coup de hache, un torrent, le tournoiement d'une grande roue de moulin ; une cascade mariant sa chanson fraîche aux notes joyeuses

de la fauvette ; et, çà et là, pointant comme des récifs, des débris de forteresse, de temple, de palais, des ruines de toutes les époques et de toutes les races : romaines, sarrasines, berbères, espagnoles.

Par là-dessus, élancée d'un jet, la voûte hardie, légère, infinie d'un ciel divinement bleu, que parfois traverse, — amusante bizarrerie, monstre héraldique peint sur champ d'azur, — la silhouette déchiquetée, antédiluvienne d'une cigogne tenant au bout de son bec un serpent qui se tord.

Très peu de Français habitent cette délicieuse banlieue ; la plupart de ces jardins appartiennent à des indigènes, Arabes ou *Koulourlis* (descendants de l'ancienne garnison turque) ; ils les cultivent avec soin et en tirent un très bon

parti. Leurs petites maisons blanches étincellent, cachées à demi derrière le feuillage lustré des grenadiers, des cédratiers, des orangers aux fruits magnifiques. On voudrait s'enfermer là ; on rêve d'ensevelir sa vie dans ces asiles de fraîcheur, de silence et de paix.

Je rencontrai plusieurs fois dans mes promenades un jeune homme dont l'aspect me frappa. Un touriste sans doute. L'habillement gris fer d'une coupe londonienne, une très haute taille, le maintien raide, j'aurais cru voir un Anglais, sans le teint brun, qui dénotait une origine méridionale.

Un soir, j'étais monté au-dessus de la ville, parmi les rochers d'El-Kalaâ, d'où je contemplais un panorama peut-être unique au monde. La province se déroulait dans toute son étendue, comme

une carte géographique. Grâce à l'admirable limpidité de l'atmosphère, chaque détail était visible, tout apparaissait nettement, jusqu'aux ports lointains, jusqu'à la ligne brisée du littoral, jusqu'à la mer qui terminait le tableau par un trait brillant comme une lance d'or.

Juste au-dessous de moi, dans une petite prairie arcadienne que dominait la route, j'aperçus mon jeune homme au veston gris ; étendu au pied d'un caroubier, la tête penchée sur un livre qu'il paraissait lire avec une grande contention d'esprit.

Pourtant, de temps à autre, il se dressait et regardait devant lui, toujours dans la même direction. Puis il reprenait sa lecture.

Bien qu'il ne m'apparût que de profil, je pus observer la beauté originale de

son visage, d'un ovale allongé, d'une régularité parfaite, des yeux d'un bleu foncé, en contraste avec le teint olivâtre; les traits verticaux dominaient; l'ensemble avait un caractère de noblesse remarquable. On eût dit un hidalgo sorti d'une toile de Vélasquez ou d'un drame de Calderon.

Je vis avec surprise ce fier visage se contracter douloureusement et une explosion de larmes inonder les pages du livre.

Quel roman pathétique pouvait provoquer une telle émotion ?

Le jeune homme eut un sursaut ; il s'essuya vivement les yeux, se leva, mit le livre dans sa poche et s'éloigna à grands pas.

Machinalement, je regardai la direction qu'il suivait, et, à travers les branches, j'entrevis la robe d'une femme.

J'allais m'éloigner. Un petit incident me retint.

Sous le caroubier, allait et venait une feuille de papier promenée par le vent.

Qu'était-ce que ce papier ? Une lettre ? L'idée me vint que cette lettre était la cause des larmes de tout à l'heure.

Diable ! mais il y avait là peut-être un secret et un secret dangereux. Fallait-il laisser ce billet à la disposition du premier venu ?

En dépit de ces réflexions, je serais probablement parti sans courir après cette feuille, lorsqu'un coup de vent l'apporta et la fit tournoyer devant moi.

Je vis alors que ce n'était pas une page manuscrite, comme je l'avais gratuitement supposé.

Elle ne contenait qu'une ligne, une

ligne imprimée ; c'était la première page du livre, elle en donnait simplement le titre. Et quel titre ! Je déchiffrai avec stupeur : *Traité des logarithmes.* Je retournai vers la ville.

Mon chemin me faisait passer devant un jardin où bêchait un indigène que je connaissais pour lui avoir acheté deux ou trois fois des mandarines ; je m'arrêtai à échanger avec lui un bonjour.

En ce moment, le jeune promeneur parut sur la route.

L'Arabe le regarda avec une expression singulière et grommela quelques mots.

— Tu le connais ? demandai-je.

— Oui. C'est l'enfant d'une mauvaise famille, la famille des Abandonnés de Dieu.

— Qui est-ce ? comment s'appelle-t-il ?

— Irni.

— Irni ? Singulier nom !

— Oui, Rani !

— Rani ?

— Oui, Rinou.

— C'est un Arabe ?

L'indigène ricana.

— Non. Lui pas Arabe, monsieur ! Lui Français ! Oui, monsieur, Français ! Hi, hi, hi !

Je le quittai sans avoir rien compris, ni à ses paroles, ni à son rire.

II

Il y a à Tlemcen une jolie fête, d'une originalité toute locale : la fête des cerises.

Le cerisier, cette gaîté du mois de juin, en France, ce pennon écarlate que l'été triomphant arbore partout dans nos campagnes vertes, l'Afrique ne le connaît guère ; on le trouve pourtant à Tlemcen.

Aux cascades d'El-Ourit, l'arbre de Lucullus pullule parmi les rochers, et dès le mois d'avril, on voit fluctuer des vagues de pourpre, piquante antithèse avec la neige des chutes d'eau qui s'é-

croulent sur toutes les pentes de la montagne.

Les familles se cotisent ; on achète les fruits sur l'arbre, et, le jour venu, on va par groupes chantants picorer la récolte vermeille.

Toute la ville française est là.

J'avais été conduit à cette fête par le lieutenant Ripert, un excellent camarade plein d'entrain et de cœur ; — oh ! ces bonnes amitiés du régiment, écloses entre deux cigares et qui durent toute la vie ! — le colonel retraité Pringault nous avait fait l'honneur de monter dans notre voiture, honneur dont, à vrai dire, nous nous serions passé sans peine. Un rien grinchu, l'ancien ! Trouvant tout laid, absurde, méchant, odieux, sans cesse à pester contre les hommes et les choses. Quelques personnes se rappelaient pour-

tant une époque où il avait été à peu près aimable.

C'était deux ou trois ans auparavant. Le colonel venait de prendre sa retraite ; d'Alger, il avait transporté son domicile à Tlemcen, annonçant sa résolution d'y acheter une belle propriété et de finir là ses jours en compagnie de son vieil ami Rastoul, chef du bureau arabe. Puis un beau matin, sans explication, brusquement, le père Pringault était parti. Aujourd'hui, il n'avait pas de résidence fixe, tour à tour à Alger, à Oran, à Mostaganem. C'était accidentellement qu'il se trouvait pour quelques jours à Tlemcen. Les gens à imagination soupçonnaient vaguement dans la vie du colonel une grave déconvenue, quelque drame intime.

La route qu'on suit passe auprès de la fameuse mosquée de Sidi-bou-Médine,

sépulture d'un grand marabout. Elle côtoie ensuite une jolie vallée qui, en se resserrant, prend un caractère de plus en

plus âpre, devient un ravin, une combe sauvage, encadrée de falaises d'une hauteur prodigieuse.

Je n'étais pas encore venu à El-Ourit. Un cri d'admiration m'échappa. De la crête de la falaise s'élance en un jet puissant toute une rivière ; elle disparaît presque aussitôt, comme engloutie dans un abîme de verdure ; bientôt, elle reparaît, se divise, s'éparpille en cinq ou six ruisseaux qui bondissent de roc en roc et bouillonnent, blancs comme du lait ; parfois l'eau s'endort dans de grandes vasques bordées de feuillages et de fleurs ; puis de nouveau elle se déverse en cascades qui découpent comme des volants de dentelle sur la robe verte de la montagne. Tout cela brille, resplendit, rit, gazouille et chante. Malgré la grandeur du spectacle, rien de sombre : la note dominante

est toujours la douceur, la grâce, la gaîté.

C'est au milieu de ces ruissellements et de ces rocs qu'une forêt de cerisiers sauvages a poussé tumultueusement. Sous leurs frondaisons, comme illuminées, étaient répandus les groupes des citadins en joie.

Ripert me présenta au capitaine Rastoul, chef du bureau arabe, et à sa nièce, Mlle Bathilde du Buhat, ainsi qu'à diverses personnes que je ne connaissais encore que de vue.

J'aperçus alors, causant avec quelques dames, mon promeneur d'El-Kalaâ ; j'entendis prononcer son nom, que j'avais si mal entendu : René. Les gosiers arabes, impuissants à prononcer nos sons *e* et *é*, les remplacent par d'autres voyelles, les premières venues ; c'est

même là le fond véritable de la langue sabir.

On avait joué aux jeux innocents.

Maintenant, on rendait les gages.

Il y avait une reine — la reine des cerises — présidant la cérémonie — Mme Fougereux, une Parisienne nouvellement débarquée à Tlemcen.

Sa spirituelle tête brune s'encadrait dans une couronne de branches vertes et rouges.

Or, cette royauté avait déjà une histoire, — et une histoire mouvementée.

On avait primitivement élu une autre reine, Mlle Bathilde du Buhat.

Mais il était arrivé ceci : cette souveraine avait, sans intention mauvaise, par pure mégarde, — mangé les joyaux de la couronne !

Tollé d'horreur ! On avertit S. M. de

son méfait involontaire. Elle en conçut un tel remords qu'elle se déclara indigne de la royauté. Exemple mémorable ! Malgré les instances de ses sujets, elle abdiqua, tressa de ses propres mains une autre couronne et la plaça sur la tête de Mme Fougereux.

— Qu'ordonnez-vous au gage touché ?

Les pénitences imposées avaient toutes un caractère exclusivement algérien.

Ainsi, nous trouvâmes juché sur un roc et faisant le muezzin, M. Thévenot, l'inspecteur des Forêts, enturbanné d'une serviette, les mains étendues en ailes de pigeon près des oreilles ; il clamait, solennel :

La ilah illa Allah, ou Mohammed reçoul Allah !

Le malheureux devait répéter cette phrase vingt et une fois de suite, sans

reprendre haleine plus de trois fois.

Il sortit victorieux de l'épreuve et même, sur la fin, il chanta irrévérencieusement la formule sacrée sur l'air de *La itou !*

Un autre monsieur, très correct, le seul col carcan de la société, le propre mari de la reine, M. Fougereux, notaire, fut condamné à chanter la chanson des turcos :

Gentil turco,
Quand autour de ta boule
Comme un serpent s'enroule
Le calicot
Qui te sert de shako...

Le commandant Schmitt, à la barbe fourchue, et plusieurs autres pénitents se groupèrent pour faire la synagogue.

Les roumis connaissent-ils cet exercice ? Plusieurs personnes ont formé un cercle, l'une d'elles est munie d'un jeu de

cartes ; elle tourne une carte ; par exemple, le valet de trèfle ; elle glapit : valet de trèfle ! et passe la carte à son voisin, qui doit la nommer de la même façon en la passant à un autre, et ainsi de suite. Pendant ce temps, celui qui tient le jeu a continué à tourner, à nommer et à passer d'autres cartes : sept de pique ! as de carreau ! reine de cœur ! tous crient à la fois des noms différents ; c'est une cacophonie à faire tomber du ciel toutes les étoiles qu'essaya d'y compter Abraham.

Mlle Bathilde du Buhat, coiffée d'un képi d'officier de zouaves, commanda l'exercice à un grand et gros jeune homme rougeaud, M. le juge de paix Taxile des Yverts.

Elle s'en acquitta fort bien, mais M. des Yverts, qualifié de mauvais soldat, fut envoyé par elle à la salle de police.

M. Dufresne, un jeune professeur à figure idyllique, eut à improviser un madrigal en sabir en l'honneur d'une dame un peu mûre, très bijoutée, Mme Plessis.

Le même M. Dufresne, pour rançon d'un autre gage, eut la douce pénitence de danser une danse nègre dont j'ai oublié le nom, un simulacre de combat, avec une charmante blonde, Mlle Louise d'Affiert. Tous deux, armés de grands bâtons, s'escrimèrent, aux applaudissements de l'assistance.

— Qu'ordonnez-vous au gage touché ?

C'était maintenant Mme Plessis qui portait la couronne et Mlle Louise d'Affiert qui décidait de la pénitence.

Il y eut peut-être ici quelque tricherie; oui, je surpris un regard d'intelligence entre la reine et Mlle Louise. La peine prononcée fut la récitation d'une pièce

de vers ; le propriétaire du gage était M. René.

— Mais je ne sais rien de gai, objecta-t-il.

N'importe, il fallait s'exécuter.

— Quel est donc ce jeune homme? demandai-je à mon voisin, le vétérinaire Piétra.

— Je ne le connais guère. Un employé du bureau arabe, je crois.

Le forestier Thévenot, qui était en face de moi, me fit un signe qui me recommandait l'attention.

D'une voix lente, grave, qui s'enfla par degrés, René avait commencé de dire cette superbe poésie, toute nouvelle alors, presque inconnue, ce chef-d'œuvre de Leconte de Lisle :

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine...

L'impression fut extraordinaire.

Ce ne fut pas seulement la magnificence des vers qui remua les auditeurs, ce fut aussi et surtout la maestria du débit; ce fut cette voix en si pleine harmonie avec la pensée, qui semblait venir d'un mystérieux lointain, du fond de l'espace ou du temps; ces intonations si amples, si puissantes qui, même sans les paroles, eussent suffi pour donner le sentiment de l'immense, de l'éternel, de l'immuable. Le personnage aussi, ce géant de bronze, était saisissant. Il ne faisait aucun geste; le visage seul vibrait, ce visage d'une beauté faite de force, de grandeur, de dureté aussi, et marqué d'un caractère de secrète tristesse.

Quelqu'un qui n'était point sous le charme, c'était mon voisin Piétra, le vétérinaire. Il me poussait du coude ;

— Remarquez-vous ? *happ ! happ !*

Je finis par comprendre la signification de cette bizarre onomatopée. A chaque repos de phrase, le déclamateur levait la tête brusquement d'un mouvement nerveux.

— Les chevaux ont parfois ce tic, m'enseigna Piétra. Nous appelons ça *le tic en l'air*.

Les dames avaient demandé un autre morceau.

La poésie que choisit René offrait un caractère bien différent de la première ; c'était une pièce ironique et cruelle, que je n'avais encore jamais entendue :

Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait,
D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve !
Puissé-je user du glaive et périr par le glaive !...

Cela fut jeté farouchement comme un défi. Un frisson courut dans l'assistance.

La récitation terminée, il y eut un instant d'hésitation ; on applaudit pourtant, mais à l'admiration se mêlait un sentiment de malaise indéfinissable.

Je questionnai Thévenot au sujet du surprenant déclamateur.

Le forestier eut un sourire énigmatique.

— Permettez-moi de ne pas vous répondre tout de suite. Causez avec lui d'abord, puis vous me direz ce que vous en pensez.

On n'était pas venu à la fête des cerises pour y trouver des impressions de ce genre. Il fallait ramener la gaieté. Quelques bons compagnons y réussirent. Je me rapprochai de René et liai facilement conversation avec lui.

Cette causerie ne répondit pas à ce que j'en attendais. Je lui parlai des poètes

qu'il avait si remarquablement interprétés ; il ne m'en dit que de médiocres choses. Il me parut incapable d'analyser ses impressions, ce qui est, d'ailleurs, le cas de beaucoup d'artistes.

Nous parlâmes de Paris. Ici, il fit montre d'un certain bagout assez agréable, mais sans originalité. Il y avait entre ce langage de snob et cette physionomie altière une contradiction qui déconcertait étrangement.

— Au plateau ! au plateau ! crièrent plusieurs voix.

Une troupe de gitanos était arrivée avec des mandolines et des tam-tams ; on avait résolu de danser ; il s'agissait de grimper la falaise et d'aller s'installer sur un petit plateau qu'on apercevait à mi-côte.

En un clin d'œil, les dames eurent pris

leurs chapeaux, leurs écharpes — et à l'assaut !

On allait en file indienne, à cause de l'étroitesse du sentier, qui se tordait capricieusement entre les roches.

Presque toutes les dames étaient en avant ; je me trouvais au milieu de la file. René était dans les derniers rangs.

A un tournant, je remarquai, posées sur une saillie du roc, trois petites fleurs blanches, trois narcisses échappés sans doute à la main distraite d'une des dames qui nous précédaient ; je fus sur le point de me les approprier ; un scrupule me retint. Était-ce bien une distraction qui avait fait tomber ces fleurettes ?

Là-haut on faisait déjà de la musique, et quelle musique, grand Dieu ! Néanmoins, la possibilité d'un quadrille avait été reconnue et les jeunes gens invitaient les dames.

— Eh bien! me demanda Thévenot, que dites-vous de René?

J'allais répondre, lorsque j'ouïs avec stupéfaction le colonel Pringault grommeler dans sa moustache :

— Ah! le coquin! ah! le drôle!

Et il n'y avait point à s'y méprendre; ces aimables qualifications s'adressaient bien à celui que Thévenot venait de nommer.

Le grognard tourna le dos brusquement et s'éloigna.

Le forestier n'avait pas entendu; il reprit:

— Dites-moi franchement quelle a été votre impression?

— Mais, je ne sais trop... Il a le vernis parisien...

— Et rien dessous, jeta avec un gros rire Taxile des Yverts qui passait.

Le forestier haussa imperceptiblement les épaules et attendit que nous fussions seuls pour continuer l'entretien. Nous regardions danser. Mlle du Buhat et Ripert faisaient vis-à-vis à Mme Fougereux et René. J'eus un léger tressaillement en apercevant les trois narcisses à la boutonnière de ce dernier.

— Ce garçon est très difficile à juger, me dit Thévenot. Vous changerez d'opinion plus d'une fois sur son compte. C'est un cas intéressant, unique peut-être ; on connaît des Japonais, des Chinois, des Malais tout à fait civilisés, mais un individu de sa race, je ne le crois pas. René est d'origine *targuie*[1].

En quelques mots, il me narra l'aven-

[1] Targui est en arabe le singulier de *Touareg*. Les Français d'Algérie disent indifféremment un *Touareg* ou un *Targui*.

ture — assez simple en somme. Un enfant abandonné au désert, trouvé par une caravane, amené dans le Sud algérien, recueilli par le général du Buhat. Cet homme de cœur s'était intéressé au pauvre petit; il lui avait fait donner une éducation française dans des lycées à Alger, à Paris. Veuf, n'ayant qu'une fille, s'affectionnant de plus en plus à cet enfant à mesure qu'il grandissait, il s'était résolu à l'adopter dans les formes légales. Mais il était mort avant que l'âge de René lui eût permis de faire établir cet acte. Le capitaine Rastoul, beau-frère du général, avait recueilli le jeune homme comme un legs. Tout en travaillant au Bureau arabe, René se préparait pour Saint-Cyr.

Notre entretien fut interrompu par des cris et nous fûmes témoins d'une scène effrayante.

A quelques mètres au-dessous de nous se creusait le bassin d'une des cascades ; une femme était venue là avec sa petite fille; l'enfant avait glissé, était tombée ; elle surnageait grâce à ses vêtements gonflés, mais le courant l'entraînait rapidement vers la chute d'eau.

Se précipiter du point où nous étions n'était pas impossible, mais on s'arrêtait épouvanté à la vue d'un banc de rochers qui avançaient sous l'eau et où l'on se fût brisé immanquablement.

Plusieurs jeunes gens descendirent en courant le talus du bassin. Arriveraient-ils à temps ?

Quelqu'un les devança. Un grand corps décrivit en l'air une courbe puissante, alla tomber au delà des rochers et disparut sous l'eau.

On avait reconnu René. Lui seul était capable de ce tour de force.

La petite criait, de plus en plus entraînée. Elle approchait de la chute. Tout à coup un bras surgit, une main vigoureuse l'enleva et l'on vit paraître la tête de René.

Le jeune homme atteignit le bord en trois brasses. La mère s'empara de son enfant, folle de joie. L'émotion était générale. On se pressait autour du sauveteur. Il me causa une profonde surprise; ni les sympathies de l'assistance, ni les remerciements éperdus de la mère n'avaient éveillé en lui le moindre écho; sa physionomie exprimait une insensibilité complète, une froide et hautaine indifférence.

III

J'eus souvent l'occasion d'aller au Bureau arabe pour affaires de service. J'avais été chargé de la vaccination des indigènes, opération rendue obligatoire en territoire militaire. Cette obligation ne put être étendue aux indigènes du territoire civil. De là parfois des difficultés, des erreurs, et puis des polémiques! et quelles plaisanteries! *Vaccinera! vaccinera pas!* La lutte entre les deux régimes était alors dans tout son beau.

Une vraie tête de soldat, le vieux capitaine Rastoul. Il appartenait à cette armée d'Afrique de la première heure

qui, sans tapage, presque sans ressources, fit tant de bonne besogne. Il s'était battu contre Abd-el-Kader; il avait connu Bugeaud, Lamoricière, Cavaignac. Grand, sec, tanné, bronzé, barbiche blanche allongée, le képi toujours crânement campé, il représentait à merveille ce type militaire d'antan, forgé dans la braise du soleil d'Isly.

Sorti du rang, mais fort intelligent, Rastoul eût pu fournir une plus belle carrière, sans une certaine raideur de jointures qui l'avait fait ranger dans la catégorie des frondeurs. A mon sens, jamais ostracisme ne fut plus immérité. Rastoul avait le caractère indépendant, mais aucune propension à la critique acerbe : au contraire, dans ses rapports avec ses chefs, sa correction, son tact me parurent toujours remarquables. Et avec ses

égaux ou ses inférieurs, l'homme du monde le plus facile à vivre, toujours prêt à obliger. — Quoi qu'il en soit, malgré la protection de son beau-frère (du Buhat avait, dans sa jeunesse, épousé la sœur du capitaine), Rastoul ne parvint jamais aux grades supérieurs. Il n'en paraissait point souffrir. Il n'avait aucune ambition. Vrai troupier, l'insouciance était restée le fond de son caractère. On l'avait casé dans les bureaux arabes.

Il resta quatorze ans à Tlemcen. Il y rendit les plus grands services.

Je n'ai connu personne qui ait mieux compris les Arabes. Il les gouvernait admirablement. Une poigne vigoureuse, une honnêteté incorruptible, une justice exacte, tels étaient ses moyens. Les Arabes le craignaient comme le feu et

l'adoraient. Il était d'ailleurs, à leurs yeux, la personnification de la bravoure. Ils l'appelaient *le moul-el-drâ* (le maître du bras).

Tant qu'il eut le commandement, — et les circonstances furent parfois difficiles, — aucune tentative d'émeute ne fut signalée sur son territoire ; un crime ne restait jamais impuni : le châtiment s'abattait prompt comme la foudre et frappait toujours juste. Après trente ans écoulés, on se souvient encore de cet excellent chef.

Cette intelligence, cette énergie abdiquaient dans la vie domestique. Le vieil officier était sous la dépendance absolue de sa nièce, jeune fille mondaine et artiste, très peu apte à conduire une maison et surtout à administrer une fortune.

Bathilde était la fille unique du général

du Buhat. Ayant perdu sa mère de bonne heure, elle avait été élevée par son père, qui la gâtait ; elle tenait beaucoup de lui ; le vieux Rastoul retrouvait en elle un reflet du chef qui avait été son idéal de soldat. Elle avait les qualités et les défauts de ce brillant militaire qui fut une sorte de Murat algérien.

Peut-être, à Tlemcen, quelques-uns se souviennent-ils encore d'avoir vu passer le soir, sur la grande route, dans le poudroiement d'or du couchant, cette superbe caballera. Une amazone de velours gris à boutons d'argent enserrait comme une armure sa taille élégante et robuste. Une plume sombre ondoyait sur son chapeau de feutre Louis XIII, dont l'agrafe scintillante dardait au loin comme un regard diamanté.

On l'avait baptisée *la Grande Mademoiselle*.

Bathilde ne charmait peut-être pas, elle subjuguait. Sous de magnifiques cheveux noirs, un front puissant, de grands yeux où brillait la volonté ; un nez aquilin et hardi ; une bouche de pourpre dont la lèvre inférieure dépassait un peu comme celle de Marie-Antoinette, exprimant volontiers le dédain et parfois une secrète amertume ; la grâce n'était pas exclue de cet ensemble, mais le trait caractéristique était la force, une force consciente d'elle-même et qui veut commander.

Le luxe, l'éclat des fêtes paraissaient être le cadre nécessaire de cette orgueilleuse beauté. Au temps où elle faisait les honneurs du salon de son père, Bathilde avait régné à Alger. Elle avait brillé pendant une saison à Paris, où du Buhat fut appelé à la fin de sa carrière. Après sa mort, la jeune fille était venue vivre au-

près de son oncle, seul parent qui lui restât. Pendant quelque temps, elle parut avoir renoncé à la vie mondaine, mais son deuil expiré, elle rentra peu à peu dans son rôle. Le général Cournet, qui était veuf, l'avait priée d'organiser au Bureau arabe et de présider les fêtes officielles ; elle remplit cette mission admirablement.

On parlait dans toute la province de ces bals, qui furent toujours d'un éclat peu ordinaire. Les gens positifs supputaient que les dépenses excédaient de beaucoup les subventions allouées par le Gouvernement.

Ils se livraient encore à d'autres calculs, ces gens positifs. Le notaire Fougereux, très informé et très ferré sur les chiffres, me démontra un soir qu'au train mené par la Grande Mademoiselle, la fortune du général avait été de son vivant même

singulièrement amoindrie et qu'il n'en restait plus maintenant que quelques bribes insignifiantes.

On se demandait avec effroi quel allait être l'avenir.

Certaines rumeurs alarmantes se répandaient; il était question d'emprunts usuraires, de créanciers menaçants.

Ces racontars, ces calculs étaient-ils exacts ? On se prenait à en douter, quand on considérait la gaieté toujours égale du capitaine et l'olympienne sérénité de Bathilde.

Mlle du Buhat aimait à peindre; elle réussissait; un de ses tableaux exposé au Salon avait été cité avec éloge.

Elle avait fait vitrer et disposer en atelier une vaste pièce située au deuxième étage du Bureau arabe; elle avait rassemblé là des meubles précieux et divers

objets d'art rapportés d'Alger ou de Paris.

Il y avait notamment une très curieuse collection d'objets chinois provenant du palais d'Été, envoi du général Montauban à son vieil ami du Buhat. Un véritable musée en miniature.

C'est dans cet atelier que Bathilde recevait ses intimes, l'après-midi. Je fus assez heureux pour être admis à ces réunions.

J'y retrouvai plusieurs des personnes dont j'avais fait la connaissance aux cascades d'El-Ourit.

On passait là de bonnes heures. La conversation jouissait d'une certaine liberté dont Bathilde donnait l'exemple. Elle peignait d'ordinaire, ou bien, à demi étendue sur un divan, elle fumait des cigarettes.

On faisait fréquemment de la musique. Mme Plessis et Mlle d'Affiert étaient d'excellentes pianistes. René jouait parfois du violon, mais il n'était pas très assidu.

On s'exerçait aussi aux armes. Bathilde y était de première force. Elle avait boutonné tous les maîtres d'armes de la garnison.

La causerie était souvent spirituelle, quelquefois élevée, quand Thévenot ou Dufresne voulaient s'en donner la peine; quelquefois stupide quand elle s'envasait — accident presque inévitable — dans la vulgarité des cancans de petite ville.

IV

Le jour où, pour la première fois, j'allai voir Bathilde, je la trouvai qui, tout en peignant, causait, d'un air un peu dédaigneux, avec un petit jeune homme très bien coiffé, une fleur à la boutonnière, le monocle à l'œil, assez mal bâti d'ailleurs, la poitrine rentrée, le teint blême.

A quelque distance, Mme Plessis tapotait sur le piano, en compagnie du vieux trésorier militaire, M. Odéré.

— Il n'y a plus rien de chic ! dolentait le jeune homme. Parole, depuis trois ans

que vous manquez à Alger, pas un bal, pas une garden-party, pas une fête n'a

réussi. Ah ! mademoiselle, ce qu'on vous pleure ! Tenez, la kermesse d'il y a quinze jours au palais de Mustapha, ç'a été cre-

vant. Il y avait comme un crêpe sur le soleil.

— Vous devenez poétique, Estave ! Eh bien ! dites à nos bons amis que je les regrette aussi, mais, en vérité, il ne tiendrait qu'à eux de venir me voir. Surtout qu'ils ne s'apitoient pas trop sur moi, hein ! Dites-leur que vous avez trouvé une ermite de bonne humeur et très satisfaite de son ermitage.

— Et toujours résolue à n'épouser que Napoléon ? blagua le gommeux.

— Plus que jamais. Ah ! n'oubliez pas d'annoncer la grande fête que le général va donner dans les grottes à stalactites de Hal-el-Oued. Tout Alger pourra y tenir. Signalez aussi des sports rares qui n'existent plus guère qu'ici, la chasse aux grands fauves ; il y a des lions dans les Beni-Snouss.

— Oh ! vieux jeu !

— Vieux jeu ? quoi ?

— La chasse au lion ! C'est pompier !

— En effet ! Comme beaucoup d'autres choses encore, mon pauvre Estave ! Allons, bon voyage. Précautionnez-vous de flanelle ; la nuit sera fraîche.

Quand le crevé fut parti :

— Quelle génération ! exclama Bathilde.

M. Odéré était revenu s'asseoir près de nous.

— Il y a pourtant quelque chose que j'envie à ces jeunes gens, dit-il, hochant sa petite tête glabre, d'un rose fané, hérissée d'une brosse de cheveux blancs, ce n'est pas leur santé, la mienne est meilleure ; ce n'est pas leur jeunesse, je me crois plus jeune ! C'est leur aplomb ! Ah ! si je possédais cet aplomb !...

— Je vous vois venir, interrompit Bathilde ; vous avez à m'exhiber un nouveau projet de demande en mariage.

— Juste !

— Et vous voulez que j'intercède ?... Mais, pardon, le docteur n'est pas au courant... Docteur, apprenez que M. Odéré, que voilà, après une longue existence tout entière consacrée à aligner des chiffres, s'est découvert un cœur ces jours derniers. Oui, en même temps qu'il prend sa retraite, il veut prendre femme !... Et il cherche...

— Hélas !

— Ne vous découragez pas, jeune homme. Voyons, auprès de qui m'emploierai-je ? Parlez. Le docteur, qui est notre ami, peut entendre. De quelle belle personne s'agit-il ?

— De Mlle Louise d'Affiert.

— Louise ! Ah ! pauvre cher ! Vous ne pouviez tomber plus mal. On vient de m'annoncer son mariage avec M. Dufresne. Et tenez, voici Mme Plessis qui va vous en parler.

— Oui, dit avec volubilité la bonne dame qui, au nom de Louise, était accourue, oui, le mariage est chose décidée, et je me fais honneur d'y avoir largement contribué. De ma vie, je n'ai été si heureuse. Ah ! messieurs, à notre époque, un mariage d'amour, quelle merveille ! Pas la moindre fortune, de part ni d'autre. Et notez, du côté de la jeune fille, un titre, des prétentions ; quant au jeune homme, une très légitime ambition, beaucoup de talent, la possibilité de faire, quand il l'aurait voulu, ce qu'on appelle un beau mariage... eh bien ! l'amour a été le plus fort ! Qu'en dites-vous, monsieur Odéré ?

— Mais je dis comme vous, madame, c'est admirable ! Ah ! je suis vraiment honteux ! Moi, j'allais m'offrir ! Un vieil éden-

té comme moi !... Abomination !... Vive Dieu ! il n'y a que la jeunesse et l'amour !

— Monsieur Odéré, vous êtes une noble nature ! déclara Mme Plessis.

En ce moment entraient ensemble la fringante Mme Fougereux et Mlle Louise d'Affiert plus jolie et plus blonde que jamais en sa toilette rose.

— Eh bien ! madame, demanda Bathilde, que dit votre parisianisme de notre petit Tlemcen ? Espérez-vous pouvoir vous y habituer ?

— J'en suis enthousiasmée ! s'écria Mme Fougereux. Je veux y rester toute ma vie. Oh ! cette fête des cerises surtout, quel enchantement ! Mais que m'a-t-on dit ? M. René serait un Touareg ? C'est à n'y pas croire ! C'est inouï ! Penser que j'ai dansé avec un Touareg !

— En somme, ce sauvage ne vous fait pas trop peur ?

— Au contraire, je voudrais le revoir. J'ai hâte de le questionner sur sa race. J'ai connu un savant qui racontait des

choses étranges de ces Touareg ! Oh ! maintenant, je ne rêverai plus que Touareg !

— M. René sera ici tout à l'heure. Il m'a promis de venir, et il est d'une exactitude militaire. Il arrive toujours quand la pendule sonne.

Et, en effet, au moment prédit, René parut.

Mme Fougereux mit tout de suite la conversation sur l'acte de courage dont nous avions été témoins aux cascades. René se défendit de mériter le moindre éloge.

— Le premier venu en aurait fait autant, s'il eût eu mes jambes. Je vous jure, madame, qu'il n'y avait là pour moi qu'un exercice gymnastique des plus faciles. Je ne risquais absolument rien.

— Ce que vous avez fait, riposta

Mme Fougereux, vous paraît chose toute simple, parce que l'héroïsme est dans votre sang. N'est-il pas vrai, monsieur René, que les ancêtres de votre race furent les croisés de 1270?

— Madame... fit René abasourdi.

— Oui, oui, je sais cela. Je tiens le fait d'un savant très réputé. Après la mort de saint Louis, sous les murs de Tunis, un certain nombre de croisés prisonniers des Sarrasins parvinrent à s'échapper et se réfugièrent au désert. Telle est l'origine des Touareg. Vous avez, dans vos tribus, gardé la tradition de cette noble ascendance, n'est-ce pas, monsieur?

— Excusez-moi, madame, mais je n'ai conservé aucun souvenir de mon enfance. Je date ma venue au monde du jour où j'ai connu des Français.

— C'est très bien dit, ça! s'écria

Mme Fougereux. C'est très beau ! Seulement, cher monsieur, laissez-moi vous confier que je n'en crois que le demi-quart ! Bon, bon, gardez vos pensées de derrière la tête... Nous reprendrons la conversation quand nous nous connaîtrons mieux... et vous parlerez, je vous le jure ! Pour le moment, autre chose ! Chevalier de Saint-Louis ou non, vous allez nous rendre un service à Mlle d'Affiert et à moi. Nous désirons examiner en votre compagnie la collection chinoise. Mlle du Buhat, l'autre jour, nous a dit que vous seul l'aviez étudiée, que vous étiez seul à la bien connaître. Votre bras ; vous être notre cicerone !

J'étais resté près de Bathilde.

— Qu'est-ce que vous pensez de ma peinture ? me demanda-t-elle. Me placez-vous au niveau de Fromentin ? Je vous

avertis que c'est le rang qu'on me donne d'ordinaire.

Le talent de Bathilde méritait qu'on en parlât plus sérieusement. Ses tableaux étaient tous remarquables par la composition : la ligne, le modelé étaient presque d'un maître ; malheureusement, ils péchaient par le coloris, qui manquait d'éclat. Le sujet était toujours d'un dramatique violent : le pillage du quartier juif d'Alger par les zouaouas, — un combat dans un harem, — des chacals et des vautours se disputant un cheval mort.

Sauf cette dernière toile qui, deux ans auparavant, avait eu les honneurs de l'exposition, tous ces tableaux étaient inachevés. J'en fis la remarque à Bathilde.

— J'aime trop la perfection, expliqua-t-elle. Dès que je découvre un défaut,

j'abandonne tout. Oh ! si le génie c'est la patience, je suis absolument déshéritée ! Tenez, dans cette chasse au sanglier, les rabatteurs sont mal placés ; et ce ciel !... ça ne vibre pas !... Mon tableau de l'exposition risque bien de rester mon chef-d'œuvre et même mon œuvre unique ! Et encore, ce tableau a un défaut qui aujourd'hui m'empêcherait de le finir. Là aussi, l'azur ne vibre pas ! Ce ciel est en papier !

M. Dufresne entrait.

Le jeune professeur, qui se présentait pour la première fois chez Mlle du Buhat, lui fit son compliment dans les termes les plus gracieux ; il prit le siège qu'elle lui indiquait, et la causerie s'engagea sur des sujets généraux.

On s'aperçut alors d'un phénomène bien inopportun. Le jeune homme ne

pouvait détacher son regard de Bathilde ; il était comme hypnotisé par l'éclat de sa beauté.

Mme Plessis fut suffoquée.

— Oh ! les hommes !

La consternation de M. Odéré n'était pas moindre.

— C'est révoltant ! murmurait-il.

Tous deux regardaient avec anxiété Mlle d'Affiert, toujours immobile devant la collection chinoise en compagnie de Mme Fougereux et de René.

La pauvre jeune fille souffrait véritablement ; elle avait subi une première mortification quand son fiancé s'était assis près de Mlle du Buhat sans s'inquiéter de sa présence à elle ; à mesure que l'entretien se prolongeait, elle devenait pâle.

Et cet affreux Dufresne continuait à n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour Ba-

a. Sineda

thilde. Je ne sais quand aurait pris fin cet ensorcellement, si celle qui en était la cause involontaire ne s'en était aperçue.

— Vous n'avez donc pas vu Mlle d'Affiert? Elle est ici ! dit-elle.

Il se leva tout de suite. — Sa myopie était son seul crime. — Il eut pourtant quelque peine à se déclouer.

Mlle d'Affiert l'accueillit glacialement. Elle le regarda à peine, tout entière aux explications savantes de René, au sujet d'une armure à écailles.

Ce fut au tour de Dufresne à faire piteuse mine.

Il s'épuisait en excuses, en protestations. Louise restait inexorable. Elle finit par s'emparer du bras de René et alla avec lui regarder des tableaux, plantant là son fiancé déconfit.

D'autres visiteurs arrivaient, et parmi

eux Taxile des Yverts, avec sa mine rubiconde à peu près dans le ton des glaïeuls dont il apportait une botte énorme. Bathilde lui donna la tâche de diviser ce faisceau et de placer des bouquets dans tous les vases.

Tout en procédant à cette opération, Taxile revenait à chaque instant auprès de Bathilde. Il l'enveloppait de regards passionnés. Elle s'amusait de lui cruellement :

— Vous admirez mes esquisses ; elles en valent la peine. Ce groupe de rabatteurs est réussi, n'est-ce pas ?

— Parfait ! admirable !

— Et ces ciels, hein ? Sont-ils lumineux, vibrants !

— Vibrant est le mot ! C'est du Marilhat !

Une vingtaine de personnes étaient

réunies, quand Bathilde servit le thé, aidée de Louise.

Je m'arrêtai un moment à écouter un duo effaré :

— Louise ne veut pas pardonner, gémissait Mme Plessis.

— Et Dufresne veut rompre, lamentait M. Odéré. Il m'a dit qu'il allait partir. Et

il n'est plus là, tenez. Il aura filé à l'anglaise.

Plusieurs groupes s'étaient formés. Dans l'un d'eux, on entendait les mots *Targui*, *Touareg*, revenant sans cesse. Mme Fougereux et M. des Yverts étaient aux prises.

J'allais cherchant Louise. Eclipsée tout à coup comme Dufresne ! Etait-elle partie, elle aussi, désespérée ?

Je tombai tout à coup en extase.

Je l'avais découverte et j'avais en même temps retrouvé Dufresne, car il était bien difficile de voir l'un sans voir l'autre. Derrière le paravent chinois, ils étaient là, tous deux blottis, à l'abri des regards, savourant ensemble, paisiblement, leurs tasses de thé. Il y avait eu un orage, oui, cela se voyait aux cils encore humides, mais quel azur clair, maintenant ! Quel

gai soleil ! Je ne pouvais me lasser de les contempler. Les jolies quenottes de Louise dévoraient les sandwichs et les plum-cakes avec un entrain tout à fait réjouissant. Elle était peut-être un peu gourmande.

Une grosse voix — celle de Taxile des Yverts — retentissait comme un bourdon de cathédrale, absorbant toutes les autres voix, emplissant la salle :

— Les Touareg ? Intéressants ? Pourquoi ? Des Arabes comme les autres ! Leur voile ? Vous dites, madame ? Une signification historique ? Oh ! la ! la ! Mais, madame, ce voile n'a qu'un but : c'est, quand il vente, d'empêcher le sable de leur entrer dans la bouche et dans le nez ! Des *bicos*, madame, des *bicos*, vous dis-je. Un peu plus arriérés, un peu plus stupides ! N'est-ce pas, René ?

René, qui venait de tirer son violon de

la boîte, était occupé à passer la colophane sur son archet.

— Vous êtes dans le vrai, dit-il froidement.

— Les orateurs sont invités à faire silence, s'écria Bathilde. On a décidé d'entendre un peu de musique.

Mme Plessis s'était assise au piano, René avait épaulé son violon.

On attaqua un morceau de Mozart. Les premiers coups d'archet du Targui révélèrent un artiste.

V

— *A la dahar !*

Parfois, quand j'allais par les rues craquelantes de soleil, j'entendais ces mots, jetés de très loin, d'une voix de stentor, — et j'apercevais le juge de paix Taxile des Yverts qui me faisait des signes télégraphiques avec ses grands bras ; je savais de quoi il était question.

A la dahar! (à cheval).

Le magistrat m'annonçait ainsi que nous allions avoir un petit voyage à faire ensemble. J'étais, en effet, son compagnon habituel dans les transports de jus-

tice où des constatations médico-légales étaient nécessaires.

Un autre compagnon était René, qui faisait fonction d'interprète, en remplacement du titulaire, presque toujours empêché par d'autres besognes.

Ces voyages se renouvelaient souvent ; deux ou trois fois par semaine.

Le territoire civil venait d'être agrandi dans une proportion énorme aux dépens du territoire de commandement ; peut-être n'avait-on pas bien calculé les conséquences de cette annexion au point de vue de l'administration de la justice.

La besogne du juge de paix chargé de toutes les instructions criminelles était vraiment écrasante.

J'ai indiqué que c'était l'époque de la lutte entre les deux régimes. A Tlemcen, les occasions de conflit ne manquèrent

pas plus qu'ailleurs; cependant, le Bureau arabe et la justice vécurent toujours en bonne intelligence.

Ce n'est point, je dois le dire, au mandataire de Thémis qu'il eût fallu en reporter l'honneur.

Taxile des Yverts était certainement un brave garçon, très loyal, mais sans pondération, d'une incroyable intempérance de langage, s'emballant à tout propos; — pour tout dire en un mot : un étudiant! — teinté quelque peu de zouave, depuis qu'il vivait en Afrique; avec cela, très entiché de son autorité, de ses connaissances juridiques, et ajoutons : peu clairvoyant. L'Algérie connut à cette époque quelques magistrats de ce numéro. Avec tout autre que Rastoul, l'accord eût été impossible.

Mais le vieux chef ne considérait

qu'une chose : le bien du service. Il avait à cœur que la sécurité restât assurée sur ce territoire où il avait commandé si longtemps en maître absolu. Et devant ce but, il savait être très tolérant et très patient.

Il avait autorisé les agents du bureau arabe à communiquer directement avec le magistrat ; cheikhs, caïds avaient ordre de lui faire les honneurs de la diffa, chaque fois qu'il passait dans leur circonscription, et de l'escorter en uniforme. — Taxile n'en était pas médiocrement fier.

A la dahar !

Pauvre Taxile !... J'ai tout de même gardé un bon souvenir des excursions faites en sa bruyante et fanfaronne compagnie. C'est par là que j'ai connu l'Algérie, l'Algérie vraie, l'indigène, le colon, tels qu'ils sont.

Au douar, aux champs, au fondouk, dans les fermes, sur les marchés, les gens étaient vus au naturel, saisis dans la sincérité de leurs gestes, de leur langage, dans le vif de leur existence de tous les jours.

L'instruction se faisait en selle, par notes croquées au crayon ; questions et réponses volant de la bouche de l'interprète à celle de l'inculpé et réciproquement, puis tombant sur le calepin du juge. — Quelquefois on s'est abrité sous la tente ; le tissu de poil de chèvre, noir et déchiré, oscille comme la voile d'une barque, sous les à-coups d'un siroco furieux.

Ou bien c'est dans la ferme crénelée, là-haut, sur la colline. Le pauvre colon, figure sèche, creusée, jaunie par les fièvres, raconte tristement le vol commis

pendant la nuit, le mur troué, les bœufs enlevés, ses meilleurs bœufs, des bêtes de labour.

On entend les garçons, tous les gens de la ferme, européens et indigènes; les chiens n'ont pas aboyé, les chiens n'aboient jamais aux voleurs. Quel est le truc des bandits? Chacun dit son mot : ils se mettent nus — ils se frottent avec de la graisse de lion...

Le juge mesure soigneusement le trou fait dans la mur de la cour; il inscrit les dimensions sur son calepin ; la maçonnerie est mauvaise, comme toujours; les moellons ont été facilement déchaussés avec une corne de gazelle ou une pince. Et des Yverts de beugler : « Bâtissez avec de la chaux hydraulique! »

Autour de la ferme, sur le sol aride, aucun vestige. Personne ne peut donner

la moindre indication. On envoie, à tout hasard, les gendarmes faire des perquisitions dans les tribus. Et Thémis remonte à cheval.

Alors, voyant le colon demeuré morne et sombre sur le seuil de sa ferme, des Yverts veut lui remettre un peu de cœur au ventre :

— On trouvera ! crie-t-il. Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, dans quinze jours, dans un mois, dans un an. La justice, tôt ou tard, trouve toujours. Ne vous découragez pas : on vous les rendra, vos bœufs !

— A moins qu'ils ne soient à Oudjda ! ajoute-t-il, soudain furibond.

Et, brandissant le poing dans la direction du Maroc :

— Ah ! Oudjda ! Oudjda !

C'était son éternel refrain. Il réussis-

sait toutes ses informations ; il découvrait toujours quels étaient les coupables, mais on ne parvenait jamais à les prendre. Ils avaient passé la frontière ; ils étaient réfugiés à Oudjda.

— Nous n'arriverons à rien, me répétait-il, tant qu'Oudjda ne sera pas à nous !

Il parlait d'organiser un corps de volontaires pour s'emparer de ce repaire de bandits.

— Quel tempérament belliqueux, mon cher juge ! lui dis-je ; que ne vous êtes-vous fait militaire ?

— Eh ! c'était mon rêve, mais j'avais une tante qui voulait absolument avoir un neveu magistrat, — une tante à succession ! — à succession très sérieuse, soit dit entre nous. — Je me suis soumis — en rongeant mon frein, car vous avez rai-

son, la carrière militaire, oh ! c'était bien là ma vocation, la vraie !

Il se plaisait beaucoup à cavalcader avec les chefs indigènes en leur parlant dans leur langue. Je lui rendrai cette justice : il était bon cavalier ; mais quel arabisant ! Il faut que la faculté de garder son sérieux soit un don chez les Arabes : ils écoutaient sans sourciller, ne riaient jamais.

Le plus souvent, nous restions en arrière, seuls, René et moi, chevauchant botte à botte. Je m'efforçais de tirer le jeune homme de cette morne tristesse qui semblait s'aggraver de jour en jour.

Il essayait de me répondre avec gaîté ; mais alors, ce qui lui venait, c'étaient des mots de ce bagout qui m'agaçait : il lui était si peu naturel ! J'avais l'impression d'une linotte ou d'un canari chantant

dans la bouche d'un colosse de bronze.

Quelquefois, discrètement, j'amenais la conversation sur les choses du désert. René me répondit d'abord à peu près comme à Mme Fougereux : il n'avait gardé que très peu de souvenirs de son passé, souvenirs d'ailleurs tous tristes et sombres.

Un jour vint pourtant — est-ce l'influence secrète de la sympathie — sympathie très réelle, quoique mêlée de défiance, que j'avais pour lui ? un jour vint où sa langue se délia, où, renonçant à ces phrases apprises par lesquelles il repoussait les curiosités gênantes, — il se montra tel qu'il était ; les paroles affluèrent sur ses lèvres : elles semblaient lui couler du cœur. Il me conta son enfance.

Et alors je connus le peu de solidité

de cette éducation superposée à sa véritable nature : le Targui était resté Targui.

... Il s'appelait Ourzig. Il était de la tribu des Imanân, une tribu noble, déchue de sa puissance, mais ayant conservé l'orgueil de son passé, la mémoire toujours vivante des temps lointains où elle avait régné sur la confédération des Touareg.

Il avait droit au titre d'*aménokal* (roi), qui n'a plus qu'une valeur nominale. Il le tenait de son oncle maternel, à l'exclusion des fils de celui-ci, car, chez les Touareg, l'ordre des successions est des plus singuliers ; la majeure partie des biens, l'autorité du chef de famille et les titres nobiliaires sont dévolus, à la mort du père, non à son fils, mais au fils aîné de sa sœur aînée.

L'enfant avait été élevé par son aïeul,

nommé El Ouahab : un guerrier autrefois illustre, qui avait la taille d'un géant. Maintenant, plus que centenaire et aveugle, il vivait dans la retraite depuis nombre d'années.

Ils habitaient une maison en pisé, dans une oasis, près de Rhat, une maison isolée, à quelque distance du village où résidaient les neuf fils d'El Ouahab et leurs familles. Une négresse et son négrillon, leurs esclaves, les égayaient en jouant du *rebaza* (violon) et du *tobob* (tambour de basque). Ils avaient aussi une grande chienne jaune qu'on nourrissait de dattes.

A une petite distance de la maison, était le jardin, planté de palmiers. Dans ce jardin, il y avait un puits.

Trois fois par jour, El Ouahab allait à ce puits pour y faire les ablutions que

commande la religion. Pour qu'il pût y aller sans guides, on avait tendu une lon-

gue corde entre la porte de la maison et le puits.

Un jour que les esclaves étaient ab-

sents, l'enfant, du seuil de la cabane, assista à une scène terrible.

Trois Touareg armés, montés sur méharis, étaient arrêtés et regardaient en silence le géant aveugle, qui approchait d'eux lentement, sa main sur la corde.

D'un mouvement rapide, l'un des hommes lança son javelot. El Ouahab fut atteint au flanc droit. Il poussa un rugissement, arracha l'arme lâche et la brandit dans toutes les directions.

Les trois cavaliers se ruèrent sur lui. L'un d'eux, l'attaquant par derrière, lui enfonça son sabre entre les deux épaules, jusqu'à la garde.

El Ouahab tomba en jetant une invocation à Dieu.

La chienne avait sauté aux jambes du meurtrier ; un des bandits la perça de sa lance. L'animal s'enfuit, traînant la lance

restée à son flanc. Il se dirigea à toute vitesse vers le village, comme s'il comprenait que cette arme allait donner la nouvelle du crime et appeler des vengeurs.

Dès le coup de javelot, l'enfant était accouru. Il ne pouvait que pousser des cris inutiles. L'un des Touareg le saisit, le jeta devant lui sur sa selle et les trois assassins s'enfuirent au galop de leurs montures.

Ces hommes étaient trois frères, appartenant à la tribu des Ihadhanaren, en guerre autrefois avec les Imanân. Ils se souvenaient que leur père avait été tué de la main d'El Ouahab. Maintenant la dette de sang était payée.

Ils abandonnèrent l'enfant en plein désert.

Pendant deux jours brûlants, pendant

deux nuits glacées, Ourzig erra dans les sables. Il atteignit un puits où il put étancher sa soif. Il resta près de ce puits, attendant un passage de voyageurs. La nuit, il voyait des lions, des serpents qui venaient boire. Il avait grimpé sur un mur, pour être en sûreté; aucune de ces bêtes ne l'aperçut. Deux jours se passèrent. Il sentait qu'il allait mourir, lorsqu'un défilé de chameaux se montra ; la caravane s'arrêta au puits. Elle allait à Ouargla ; elle y transporta l'enfant. C'est là qu'il avait été recueilli par du Buhat, alors colonel, en mission dans cette ville de l'extrême sud algérien.

Au milieu de la nouvelle existence qui

lui fut faite, Ourzig n'eut que de rares occasions de correspondre avec son pays. Il savait, cependant, que les Imanân et les Ihadhanaren étaient en guerre.

Avant de quitter Ouargla, le colonel avait eu la précaution de faire écrire, par des talebs, sous la dictée de l'enfant, le récit de l'assassinat, et ce récit avait été envoyé à Rhat.

Les enfants d'El Ouahab, du reste, avaient tout su dès l'origine. La lance, apportée par la chienne, avait été reconnue ; elle leur avait livré le nom des assassins. Tous les Ihadhanaren rencontrés dans les environs de l'oasis, avaient été massacrés aussitôt ; mais les auteurs du crime ne purent être atteints.

Les fils et petits-fils du héros assassiné avaient ôté la corde de poil de chameau enroulée autour de leur chéchia et l'avaient

remplacée par une corde en alfa. Et ils avaient juré qu'ils garderaient cette coiffure infamante tant que le meurtre d'El Ouahab n'aurait pas été vengé.

Cet état de choses durait toujours; beaucoup de sang avait coulé, mais la corde d'alfa servait toujours de turban aux descendants d'El Ouahab.

VI

— On ne voit plus René, observa Ripert. Il y a plus de quinze jours qu'il n'est venu au cercle. Que devient-il ?

— Son examen l'absorbe, expliqua Rastoul. Il pioche, il pioche.

— Trop ! il n'a pas à se matagraboliser la cervelle pour cet examen de Saint-Cyr. Je l'ai bien passé, moi qui ne suis qu'un âne.

Le capitaine, sans répondre, continua à battre son absinthe à petits coups réguliers. Il me parut quelque peu soucieux.

Thévenot sortait du cercle en même temps que moi.

— Le pauvre diable n'a aucune chance, me dit-il, quand nous fûmes dehors.

— Qu'en savez-vous ?

— Son professeur de mathématiques m'en parlait hier. René va partir pour Paris ; il a été décidé qu'il passerait trois mois dans une pension préparatoire, mais on désespère.

— C'est incroyable ! Comment ! ce garçon si intelligent !...

Thévenot me prit le bras et nous descendîmes ensemble la promenade du Méchouar, sous l'ombre fraîche des hauts platanes.

— Intelligent ? Le connaissez-vous bien? C'est un cerveau très différent des nôtres, un cerveau de primitif. Tout ce qui est concret, il le comprend admirablement; la finesse pratique, le flair, l'instinct des ruses, il a tout cela au plus haut

degré : c'est l'intelligence d'un Peau-Rouge. Il est doué aussi de facultés artis-

tiques très prononcées, mais la généralisation, l'abstraction lui sont impossibles.

— Cependant, objectai-je, n'a-t-il pas fait de brillantes études ?

— Au début. Jusqu'à l'âge de quinze ans. A partir de ce moment, arrêt complet. Il y a une chose qu'on cache et que je vous dis entre nous, il n'a pu être reçu bachelier.

— Allons donc !

— Il a échoué trois fois. Il prépare son baccalauréat en même temps que Saint-Cyr, et, je vous le répète, son échec à l'un et à l'autre ne semble pas douteux. Il fait quelquefois illusion à cause d'une faculté extraordinairement développée chez lui : la mémoire. Ainsi dernièrement, dans une colle, devant un examinateur qui ne le connaissait pas, il a démontré très brillamment un théorème difficile ; l'examinateur était satisfait, mais le professeur habituel ayant posé à l'élève quelques questions, il resta muet. On s'aperçut alors d'une chose stupé-

fiante : le malheureux apprenait par cœur les démonstrations, il n'en comprenait pas un traître mot.

Je me remémorai alors la scène de larmes dont le hasard m'avait rendu témoin à El-Kalaâ.

Thévenot écouta mon récit très attentivement, et secouant la tête :

— Oui, il se rend très bien compte de ses lacunes intellectuelles, de son impuissance, et il en souffre cruellement. Car, ne vous y trompez pas, il est très orgueilleux et très ambitieux. Il se donne une peine inouïe. — Vous rappelez-vous, à la fête des cerises, quand il a si magnifiquement déclamé cette pièce de Leconte de Lisle, vous rappelez-vous la remarque du vétérinaire Piétra au sujet du *tic en l'air : happ ! happ ?* Je ne puis m'empêcher de voir là un symbole. Il me semble

que le pauvre garçon est tout entier dans cet effort incessant, douloureux, horrible, pour saisir quelque chose qui se trouve au-dessus de sa tête et à quoi il lui est défendu d'atteindre.

...Le jour où j'avais eu cet entretien avec Thévenot, j'allai dans la soirée flâner du côté de Mansourah. La plaine verdoyante s'étend au pied d'une ligne de montagnes noires, qu'éclaire la note blanche de la koubba de Lella-Setti, posée sur le bord de la falaise comme une colombe.

Une étrangeté se mêle à la grâce du paysage : de distance en distance, de vieilles tours se dressent, énigmatiques ; on dirait les sentinelles abandonnées d'une armée de Titans campée là jadis.

Et, au centre de cette plaine, dominant toute la contrée, un minaret colos-

sal, merveilleusement ouvragé, sculpté, orné, fouillé ; des voûtes, des colonnades.

des trèfles, des ogives : rien de plus riche, le soir, que ce débris géant, dont

le fronton réfléchit, dans ses antiques faïences restées intactes, les splendeurs d'un soleil d'or rouge s'abaissant à l'horizon du pays marocain.

Je m'étais écarté de la route pour admirer de près le monument. Je marchais à travers les pierrailles, les touffes d'orties. J'aperçus quelqu'un assis sur un débris, songeant : c'était René. Il ne me vit pas tout de suite. Je considérai avec inquiétude cette figure assombrie, fatiguée, vieillie.

Le bruit de mes pas le tira de son rêve. Il vint à moi.

Nous échangeâmes quelques banalités. Il me demanda si je retournais en ville et nous fîmes route ensemble.

Il m'annonça son départ pour Paris. On l'avait chargé de régler certaines affaires relatives à la succession du géné-

ral. Il resterait ensuite pour passer son examen de Saint-Cyr.

La nuit commençait. Avec son sens délicat du pittoresque, René me fit remarquer ceci : à mesure que l'obscurité s'étendait sur le sol, noyant les êtres et les objets de courte dimension, les tours paraissaient grandir dans la lumière, se hausser pour regarder au loin.

Il tomba peu à peu dans cet état d'âme que je connaissais, dans cette mélancolie qui ouvrait son cœur et en faisait couler les confidences.

— Ce qui nous entoure, dit-il, ravive en moi des impressions qui datent de loin. Il y a, près de Radamès, un endroit qui ressemble à celui-ci, hérissé de ruines qu'on appelle *Esnâmen* (les idoles). Quand j'étais enfant, notre tribu venait camper là, en été.

Je saisis cette occasion de le questionner sur les Touareg; je n'eus pas à le presser beaucoup.

— Touareg, me dit-il, est le nom donné par les Arabes ; il signifie : abandonnés de Dieu. Les voilés se donnent entre eux un autre nom : Imoghâr, qui signifie : ceux qui pillent.

— Bon ! on est tout de suite prévenu !

— Vous savez que je ne les aime pas, déclara René. Mais il faut reconnaître que l'indigence du sol, l'absence totale de ressources impose pour ainsi dire le métier de brigand à ces déshérités. Le pays de la faim devient forcément le pays de la peur ; on lui donne les deux noms. — La faim ! répéta-t-il pensivement. Avez-vous lu cet article d'un historien allemand qui prétend démontrer que la faim est le grand moteur de l'humanité ?

— La faim et l'amour, dis-je, complétant la citation.

Il se tut quelques instants. Il reprit avec une âpreté qui contrastait avec le ton de tout à l'heure :

— Puisque tous les besoins physiques, intellectuels et moraux ne peuvent être satisfaits que par la richesse, est-il extraordinaire que les hommes se la disputent et se l'arrachent ? Dans les sociétés policées, on n'agit pas autrement qu'au désert.

Seulement l'hypocrisie des civilisés est telle qu'ils en sont eux-mêmes les dupes. Un jour, un homme d'État a dit ce mot : Enrichissez-vous ! Un conseil bien superflu, car qui ne s'efforce de le mettre quotidiennement en pratique ? Ç'a été un tollé d'indignation !

— Fort injuste, dis-je, parce que la

phrase était tronquée. Le très honnête homme dont vous parlez avait dit : Enrichissez-vous par le travail et par l'épargne.

Il ricana amèrement.

— Chez les civilisés comme chez les sauvages, fit-il d'une voix rauque, beaucoup sont d'avis que les plus courts chemins sont les meilleurs.

Le Targui tressaillit et jeta sur moi un regard après avoir dit ces paroles, comme s'il redoutait l'impression qu'elles devaient produire ; et tout de suite il revint au sujet dont nous nous étions écartés.

VII

... Ce furent cent récits étranges, des combats, de longues aventures, des poèmes d'héroïsme et de férocité, des stratagèmes, des carnages, tous les drames du pays de la peur.

... Au loin, à l'horizon, sur le ciel incandescent se découpent en noir les dures silhouettes des cavaliers voilés, armés de leurs longues lances.

Des dunes et des dunes, un jaune océan de sable sur lequel se ruent des trombes de feu qui creusent des abîmes, soulèvent des montagnes. Puis se déroule

une immensité immobile, un désert de pierres : des pierres noires à perte de vue, une mer d'encre figée ; pour ciel, une plaque d'argent étincelante ; pas une goutte d'eau, pas une herbe, pas trace de vie : les oiseaux n'osent pas traverser ces solitudes lugubres, les insectes même y périssent.

Ils vont, ils vont toujours, les cavaliers au voile de deuil, haut juchés sur leurs mehari, le bouclier au bras, la lance au poing.

Au milieu de la plaine, une haute montagne s'érige en arêtes vives, où l'œil surpris croit distinguer des tours, des aiguilles, des temples, des remparts ; les cavaliers passent silencieux, la tête baissée, pressant leurs montures. C'est le Château-des-Esprits, où nul être humain n'a pénétré. Une population mystérieuse

André Smeda

y habite, une race surnaturelle créée avant Adam.

Ils ne s'arrêtent pas non plus au bord de ce lac dont la surface luisante tente en vain les mehari. En observant de près ces eaux, on voit qu'elles sont épaisses, sirupeuses. Une étoffe qu'on y trempe se transforme en charpie ; le cuir y devient combustible comme l'amadou. Parfois, on entend de sourdes explosions qui agitent pour un instant la lourde nappe dormante.

Un puits ; on dirait un cratère, un entonnoir de formica-léo monstrueux. On y descend par des rampes en spirale. Auprès, quelques palmiers agitent leurs aigrettes, de maigres pâturages verdissent. La tribu s'est installée. Des tentes de cuir peint en rouge abritent les guerriers ; les huttes sont pour les serfs et pour les esclaves.

Un miad (assemblée). La nuit, à la lueur de bizarres luminaires qui sont de grosses pierres poreuses imbibées d'huile posées à terre.

Deux groupes d'hommes vêtus de noir, voilés de noir, sont rangés en deux arcs de cercle qui se font face ; chacun de ces hommes a sa lance plantée en terre derrière lui.

Entre les extrémités des deux arcs sont assis des marabouts, le chapelet en main, et aussi des sorciers, car les Touareg, musulmans douteux, croient aux démons plutôt qu'à Dieu.

Des imprécations ont été lancées contre les esprits hostiles. Alors, se plaçant tour à tour au milieu du cercle, chacun expose son avis, lentement, noblement ; on dirait des sénateurs qui délibèrent. Or, il s'agit de pillages, de guet-apens, d'assassinats.

L'assistance écoute, silencieuse.

Les chefs concluent. Quels que soient les avis exprimés, ce sont eux qui décident souverainement.

Un *rhezi*. Cachés près d'un point d'eau où s'arrêtera forcément la caravane, on attend, les chameaux à genoux, les hommes couchés à côté de leurs lances.

Très au loin apparaissent des taches sombres, fourmis à peine perceptibles ; elles s'évanouissent de temps en temps dans les plis de l'immense plaine, puis reparaissent plus proches. Des heures et des heures passeront avant que l'œil distingue un long chapelet d'hommes et de chameaux.

Elle est riche, la caravane. A Radamès, nos *chouaf* (espions) ont eu la connaissance du chargement ; des étoffes et des aciers pour plus de cent mille piastres, et

autant d'argent dans les sacoches, en bons *douros au canon* d'Espagne, en bons thalers de Marie-Thérèse d'Autriche[1].

Combien de chameaux ? quatre-vingts. Combien d'hommes ? cinquante. Des Chambâs. Le *Khebir* (conducteur) seul est Targui ; c'est le fameux Dob. Tu as trahi ta nation, Dob ! Il y a aussi des traîtres parmi tes compagnons ; la forêt n'est brûlée que par ses propres arbres.

Ils ont avec eux deux explorateurs, deux Français. Les Français se fient à d'anciens traités, à des papiers, à la signature du vieux Ikhenoûkhen. Imbéciles !

Alerte ! la caravane s'est arrêtée, ses éclaireurs nous ont éventés. Il est temps ! En selle ! Au galop les mehari !

Un ouragan de sable et de javelots a fondu sur la caravane ; elle riposte par

[1] Monnaie en usage au Soudan.

André Sureda

des coups de feu. Les Touareg attaquent sur tous les points à la fois, avec la lance et le sabre.

Les deux explorateurs et leurs domestiques, coupés de la caravane, se sont

retranchés entre leurs chameaux abattus et des touffes de *soboth* (grands joncs du désert). Le feu incessant de leurs carabines à répétition tient en respect les hordes qui tournoient autour d'eux.

Jebbour, chef des Touareg, crie à Dob le *khebir* :

— Tu es venu nous rendre visite, cousin ; pourquoi as-tu amené des chrétiens ? Nous n'aimons pas ces gens-là.

— Je suis musulman et j'observe la foi jurée, répond Dob. Toi, tu es un chien sans loi et sans Dieu.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis là, cousin, ricane le bandit. Invoque donc Dieu ; moi, je ne fais appel qu'à mon bras.

Il a joint le *khebir*. Targui contre Targui ! Les deux hommes s'attaquent avec furie, le sabre d'une main, le poignard de l'autre.

Plusieurs combattants ont suspendu la lutte et contemplent ce duel entre les deux chefs.

Cependant les balles françaises grêlent toujours. Une douzaine de Touareg, la poitrine traversée, la tête cassée, jalon-

nent la dune. Devenus prudents, s'abritant derrière les touffes de soboth, les assaillants se servent maintenant du javelot ou de la flèche.

Jebbour et Dob ont jeté leurs sabres trop longs pour l'impatience de leur rage ; ils se sont saisis à bras le corps et cherchent à se frapper de leurs poignards. Nus jusqu'à la ceinture, on voit à chacun d'eux, au biceps gauche, un anneau de pierre verte, le signe de reconnaissance de la race, un énorme anneau de serpentine, un talisman, une arme aussi.

Ils sont tombés, le bandit dessus. Il va poignarder en plein cœur son adversaire, quand celui-ci, de ses deux mains, lui tord le bras. Tous deux maintenant sont désarmés, mais le bras gauche du bandit tient pressée effroyablement contre terre la tête de Dob ; le vieux caravanier exhale

un râle suprême, l'anneau de serpentine lui a écrasé les tempes.

Alors, c'est la déroute. Les caravaniers fuient dans toutes les directions, poursuivis la lance aux reins. La plupart des bandits se sont rués sur le chargement, ils éventrent les ballots.

Des coups de feu s'obstinent, régulièrement espacés. Un des deux Français survit — seul contre une armée! On voit le haut de son casque blanc pointer au-dessus de la selle d'un chameau ; à chaque détonation, un homme tombe.

Jebbour lui crie :

— Les Touareg honorent la bravoure. On va te conduire une monture ; pars avec le salut !

Et un garçon, d'une dizaine d'années, l'air très doux, amène un mehari. Il le fait agenouiller. Toujours méfiant, la

carabine en arrêt, le Français se met en selle. Le chameau se relève, fait quelques pas ; tout à coup il trébuche, il tombe. D'un rapide coup de couteau, l'enfant lui avait tranché le jarret.

Sur le Français, qui a roulé à terre, s'est précipitée la tourbe hurlante ; il est massacré, haché, dépecé.

L'enfant au front candide a trempé sa main dans le sang du Français ; il la lèche en riant.

. . . . . .

J'ai noté les dernières paroles de René qui furent comme la conclusion de ces récits :

— L'or est plus fort que le fer. La misère, qui fait de ces hommes des bandits, vous les livrera, si vous savez agir. Appliquez la vieille maxime : « Diviser pour régner. » Jetez *çof* contre *çof*. Choi-

sissez une, deux, trois tribus, achetez-les et lancez-les à la curée de tout le reste. Créez un makhzen.

« Avec trois cents Touareg armés, équipés, soldés par la France, trois cents hommes montés sur mehari, munis d'armes à feu, je me chargerais de purger le désert. »

VIII

Tout le monde riait lorsque j'entrai dans l'atelier de Bathilde, d'où Taxile venait de sortir. Il était venu annoncer qu'il partait pour la France, où il allait recueillir l'héritage de sa tante. Il avait énuméré les propriétés et les titres de rente qui composaient cette succession. Très exalté, il avait beaucoup bavardé : désormais, rien n'entraverait son avancement, l'avenir était à lui, il pouvait prétendre aux postes les plus élevés de la magistrature.

Distraite, Bathilde s'était mise au piano.

— René tarde bien, fit-elle.

— Il nous a promis ce morceau de *Tannhauser*, dit Mme Fougereux. Il ne nous manquera pas de parole.

— Il ne pourra peut-être pas venir, marmotta Ripert.

— Que dites-vous? s'écria Bathilde.

— Rien.

Ripert semblait regretter les paroles qui lui étaient échappées.

— Permettez, insista Bathilde, je vous ai parfaitement entendu. Pourquoi René ne pourra-t-il pas venir? Expliquez-vous.

Ripert hésitait un peu. Il consulta ses camarades du regard. Il considéra aussi l'assistance et prévint que l'histoire était peut-être un peu *improper*. Les dames lui donnèrent l'absolution d'avance. Il raconta ce qui suit :

Quelques jours auparavant, deux jeunes sous-lieutenants de zouaves traver-

saient au crépuscule une rue du quartier arabe, — une de ces rues étroites qu'un

homme peut barrer en étendant les bras.

Ils s'étaient arrêtés à allumer un cigare à l'angle d'une impasse au fond de laquelle demeurait René, lorsqu'ils virent

ce dernier sortir de chez lui, accompagné d'un Arabe dont la figure était cachée dans un capuchon. Une violente rafale qui s'engouffra dans la ruelle fit tomber le capuchon et découvrit un visage féminin. Ce ne fut qu'un éclair. La femme déguisée rentra prestement dans la maison. René, demeuré seul, hésita quelques instants, puis il s'avança vers les deux officiers, avec qui il était familier.

— Comptez sur notre discrétion ! dirent ceux-ci en riant.

— C'est ce que j'allais vous recommander, dit René. *La latte*, vous comprenez. Bigre, ne m'exposez pas à *la latte !*

Les sous-lieutenants rirent de plus belle et s'éloignèrent. Ils n'avaient pu bien distinguer la personne déguisée ; les paroles de René la leur faisaient connaître.

Quelques mots d'explication sont nécessaires.

Dans le demi-monde tlemcénien, parmi les modistes, fleuristes, demoiselles de comptoir que n'effarouchait point l'uniforme des chasseurs d'Afrique ni celui d'aucun autre régiment, la doyenne était une certaine dame Bonnet, dont le prénom était Rose. D'où un sobriquet tout indiqué. Elle datait de loin. Elle était la première modiste qui fût venue s'installer à Tlemcen ; aussi racontait-on qu'à l'annonce de son arrivée, la garnison au complet était allée au-devant de la diligence, musique en tête.

Bonnet-Rose avait prospéré ; elle possédait le premier magasin de la ville. Elle était restée belle femme et ne manquait pas d'admirateurs. Un capitaine de chasseurs, du nom de Ledru, l'avait pour

maîtresse attitrée. Il proclamait qu'elle lui était fidèle et il eût pris au plus mal le plus léger doute à ce sujet.

Ce Ledru était un brétailleur assez ridicule. Comme il avait été d'abord aux cuirassiers, il faisait souvent allusion à son arme d'autrefois, le sabre de la grosse cavalerie : la latte ! gare la latte !

On voit maintenant quelle signification fort claire avait la phrase de René.

Sans doute, l'un des jeunes officiers ne sut pas tenir sa langue ; l'histoire s'ébruita et l'on en fit des risées. Elle parvint aux oreilles de Bonnet-Rose.

A partir de ce moment, les potiniers de la petite ville eurent beau jeu. Chaque soir et chaque matin, les voisins du capitaine Ledru entendaient des scènes inénarrables.

Bonnet-Rose vociférait :

— Si c'était vrai, est-ce que je m'en cacherais ? Je fais ce que je veux, n'est-ce pas ? Et, ce qu'on en peut dire, ce que toi-même tu en penses, je m'en contrefiche ! Est-ce que je t'ai caché les béguins que j'ai eus pour Carré, pour Robin, pour... pour... (ici une liste). Mais celui-là, ce géant de la foire au pain d'épice, ce tambour-major des mal blanchis, jamais de la vie ! Comment, ce polisson a eu le toupet de dire que j'allais chez lui et tu ne m'as pas encore rapporté une de ses oreilles ! Eh bien ! dis donc, ta latte, hein ? où est-elle donc, ta fameuse latte ?

Le jour même, après déjeuner, le capitaine Ledru avait abordé René au cercle militaire. Il était très calme. Il ne cherchait certainement pas une querelle. Une lueur de bon sens restée au fond de sa cervelle de matamore lui faisait com-

prendre le ridicule d'une affaire dont Bonnet-Rose aurait été le sujet.

— Un mot, je vous prie, René. Est-il vrai — je vous déclare tout de suite que je ne le crois pas : vous êtes trop sérieux pour cela ; mais, enfin, c'est un bruit qui court et vous devez avoir le même désir que moi d'y mettre fin, — est-il vrai que vous ayez dit que Mme Bonnet était votre maîtresse ?

Il attendait une dénégation et tout était terminé.

Mais René commença par garder le silence pendant quelques instants, puis il répliqua :

— Où ? Quand ? Devant qui aurais-je tenu ce propos ?

— N'importe ! Je vous demande simplement si vous l'avez tenu, voilà tout.

René sembla chercher dans sa mémoire.

— Je ne m'en souviens pas, dit-il. Il ajouta :

— Si j'avais dit cela, capitaine, j'aurais eu certainement tort ; j'aurais manqué à tous les devoirs d'un galant homme.

— Hein ? fit le capitaine stupéfait. Alors vous prétendez que la chose est vraie ?

— Je n'ai point dit cela, capitaine.

— Sacrebleu, je n'aime pas les jésuites, cria Ledru furieux. Ecoutez bien ceci, mon garçon. Si vous l'avez dit, vous en avez menti ! Maintenant, l'avez-vous dit, oui ou non ? Répondez !

— Je ne répondrai pas, fit froidement René.

Le capitaine leva la main. Cette main fut arrêtée dans son vol par le bras de fer du Targui.

— Il suffit. Capitaine, vous êtes un mari complet !

Ripert ajouta qu'à la suite de cette scène, des témoins avaient été constitués.

Pendant tout ce récit, Bathilde n'avait cessé de tapoter sur le piano d'un doigt énervé.

— C'est bien intéressant, votre histoire ! fit-elle dédaigneusement.

— Mademoiselle, protesta Ripert, c'est vous qui m'avez contraint de la raconter.

Mme Plessis haussait les épaules :

— Ils ne se battront pas, cela s'arrangera.

— Je ne sais pas ! dit Ripert.

— Ah ! s'exclama Mme Fougereux, je suis bien désenchantée. Et, s'il se bat, ce sera encore pis. Mon héros du treizième siècle se battre pour une donzelle de garnison !

Le professeur Dufresne, qui n'aimait pas René, dit d'un air pincé :

— Mais je vois là quelque chose de plus grave... Trouvez-vous, je ne dirai pas chevaleresque, mais strictement correct, ce qu'a fait votre preux de Saint-Louis ?... En somme, il a livré le nom d'une femme.

— On discutait cela tout à l'heure au cercle, dit Ripert ; pour moi, je ne pense pas qu'on puisse le blâmer. Avant tout, notez que la femme dont il s'agit n'a pas de réputation à garder ; provoqué brutalement, mis en demeure de répondre sous la menace d'un outrage, il ne pouvait, sans être taxé de poltronnerie, parler autrement qu'il n'a fait.

— Permettez, insista Dufresne...

— Allons-nous, interrompit Bathilde impatientée, nous constituer en cour d'amour à propos d'une aussi plate aventure ? René est un mauvais sujet et un sot, voilà

tout. Oh ! vous savez que je ne suis pas très prude, mais en ce moment René se trouve dans une situation exceptionnelle, son avenir est en jeu, il doit s'occuper exclusivement de ses études, et il est inexcusable de courir les bonnets roses.

— Mais, objectai-je, qui prouve qu'il s'agisse de Bonnet-Rose ?

Il y eut un mouvement de surprise à l'émission de cette hypothèse. Moi-même, un instant auparavant, je n'y songeais pas.

On me contredit, et, comme il arrive toujours, la contradiction me fit trouver des arguments à l'appui de ma supposition.

— Permettez-moi de vous faire remarquer deux choses : c'est d'abord que les sous-lieutenants n'ont nullement reconnu la femme déguisée ; en second lieu, l'indi-

gnation de la maîtresse de Ledru paraît absolument sincère.

— Mais alors, que signifient les paroles adressées par René aux sous-lieutenants? objecta Mme Plessis.

— Eh ! fis-je, il y a quelquefois des situations bien délicates ; qui vous dit que René n'ait pas voulu simplement égarer les soupçons ? Supposez que la femme qui sortait de chez lui fût une femme du monde !

Un brouhaha d'indignation m'étourdit. J'abandonnai ma thèse. Cependant, en y réfléchissant, j'étais frappé de sa vraisemblance, et même je ne voyais pas qu'on pût trouver une autre explication à la singulière attitude de René dans la première partie de son entretien avec le capitaine.

Je songeai aussi aux petits secrets que j'avais surpris involontairement, avant cette dernière aventure.

Le commandant Schmitt, qui survint, nous apprit le dénouement.

Le duel avait eu lieu sur-le-champ.

René, qui avait la qualité d'offensé et le choix des armes, choisit précisément l'arme favorite du capitaine, le grand sabre, la latte.

Le combat fut très court. Dès les premières passes, le capitaine Ledru fut bel et bien atteint, sur le milieu du crâne, d'un superbe coup de banderole.

La blessure d'ailleurs était sans danger. Tout le monde s'esclaffait, et René était au pinacle.

Schmitt terminait son récit, lorsque la porte de l'atelier s'ouvrit ; tous se turent. René venait d'entrer.

Tout le monde le regardait. Il avait son calme accoutumé.

— Eh bien ! on ne vous attendait plus !

dit Bathilde, dont la voix, quoi qu'elle en eût, trahit une émotion.

René s'inclina.

— C'est vrai, je suis en retard d'un quart d'heure ; pardonnez-moi, mesdames ; on est si occupé, au moment d'un départ...

— Il nous faudra faire notre deuil du solo, c'est bien dommage, observa Mme Fougereux.

— Et pourquoi donc ? fit René ; je crois être prêt, si toutefois vous êtes toujours disposées à perdre votre temps à m'entendre.

Il alla chercher son violon. La partition était sur le pupitre. Après avoir préludé, il attaqua le morceau d'une main très sûre ; nous écoutions dans un profond silence.

Il y avait là quelques hommes qui s'y connaissaient en bravoure. Ils étaient,

comme moi, frappés d'admiration. Ce garçon, qui sortait d'un combat où il avait risqué sa vie et dont les artères n'avaient pas une pulsation de plus que d'habitude, dont les nerfs n'avaient pas gardé un frémissement, cela ne se voit pas tous les jours ! — Le morceau de Wagner était d'une difficulté inouïe. René ne fit pas une seule faute.

Quand il eut fini, on applaudit comme dans une salle de spectacle ; mais ce qu'on applaudit, ce ne fut pas l'artiste, ce fut l'homme.

Mme Fougereux rayonnait. Elle avait retrouvé son héros.

Après une tasse de thé, René nous serra la main à tous et nous dit adieu. Il devait le soir même prendre la diligence et, le lendemain, s'embarquer à Oran pour Marseille.

IX

Midi, roi des étés...

En été, l'Algérie dort.

Allongée sur ses campagnes brûlées, qui ressemblent à une immense peau de lion, près de ses oueds taris, essayant de cacher sa tête douloureuse dans l'ombre courte de ses lentisques et de ses lauriers-roses, elle dort un sommeil morbide, traversé de cauchemars et de spectres.

Soleil féroce, hier pourtant tu étais l'amoureux doux et tendre, prodigue de caresses ; sous tes rayons, partout éclosaient les fleurs ; avec quelle joie tu en parais magnifiquement la terre, ta jeune

épousée ! Pourquoi aujourd'hui hais-tu ce que tu adorais ? Là où tu éveillais le plaisir et la vie, pourquoi t'acharnes-tu à torturer et à détruire ?

Mais quelque chose vit encore. Dans le silence funèbre, dans cette mort de tous les êtres, quelque chose s'agite, bruit ; une voix s'élève, parle. Sombre clameur ! Elle passe sur les villes, sur les montagnes et sur les plaines, répandant partout l'épouvante. C'est le chili, le vent du désert. Comme le soleil, il tue, mais le soleil ne brûle que le corps ; lui, le vent de feu, il dévore l'âme.

Cette longue lamentation, continue, éternelle, comme elle pénètre au plus profond de notre être, comme elle rouvre les plaies qu'on croyait guéries. Le bonheur déserté, la vie perdue, l'irréparable, ce qui aurait pu être et qui n'a pas été et

qui ne sera jamais ! — *le never more* du poète, comme on l'entend incessamment répété, comme il crie et hurle, et pleure et ricane, ô souffle d'enfer, dans ta chanson sinistre !

Toute la société tlemcénienne était partie, tous ceux du moins qui avaient pu s'éloigner. La plupart envolés en France. D'autres, moins favorisés, étaient allés, au bout de la province, sur les plages, chercher quelques haleinées de fraîcheur, la possibilité de respirer.

Bathilde passait la saison à Mers-el-Kébir.

J'étais du nombre de ceux que le devoir avait cloués à leur poste.

La ville était comme dépeuplée ; le Cercle à peu près désert.

Le soir, à l'heure où les rayons horizontaux du soleil agonisant changeaient

en émeraudes et en rubis les flacons dont s'étoilaient les petites tables blanches du

jardin, nous ne nous trouvions pas plus d'une quinzaine d'officiers et de fonction-

naires réunis. Le vieux Rastoul en était toujours.

En dépit de l'état de ses affaires qui, au dire de Fougereux, allait empirant, la belle humeur du capitaine ne se démentait pas ; il restait l'infatigable boute-entrain de tous les groupes.

Un matin pourtant, le sergent Bordas, le secrétaire du bureau arabe, accourut chez moi, bouleversé : le père Rastoul avait eu une attaque ; il semblait avoir perdu la raison.

Je trouvai le vieillard dans son cabinet, assis à sa place habituelle, faisant mine de travailler, mais couvrant le papier de barbouillages informes et tenant des propos sans suite. La veille, étant allé en tournée, malgré les représentations de Bordas, il avait pris une insolation : une fièvre pernicieuse s'était déclarée.

Je parvins à le décider à se coucher. L'accès, combattu vigoureusement, céda plus vite que je ne l'aurais cru. Au bout de deux jours, le courageux capitaine reprit son train de vie habituel.

Mais je m'aperçus de quelques phénomènes qui m'inquiétèrent.

Il descendait difficilement les escaliers ; il croisait les jambes d'une façon anormale. Par moment, ses yeux s'écarquillaient hagards ; il ne trouvait plus ses mots.

Indice plus grave, il avait des hallucinations ; il répondait à des questions qu'il croyait entendre. Quand il s'apercevait de son erreur, il riait d'un rire hébété, enfantin, qui faisait mal à entendre.

Je reconnus de redoutables symptômes. Je prescrivis un régime sévère, auquel le capitaine se soumit. Un mieux sensible se déclara.

Sur ces entrefaites, arriva le colonel retraité Pringault, ce grincheux dont j'avais fait la connaissance à la fête des cerises. Je le vis au Cercle en compagnie d'autres officiers supérieurs.

Rastoul entra.

Ils échangèrent un salut glacial. Au lieu de s'asseoir à sa table habituelle, Rastoul alla s'installer à l'extrémité de la salle.

Je le rejoignis.

Dans la conversation, j'eus l'occasion de lui demander s'il ne connaissait pas le vieux colonel.

Il sourit tristement.

— Si fait, il y a vingt ans dans les Trafis, j'avais été fait prisonnier : Pringault, alors capitaine, est arrivé avec ses spahis juste à temps pour m'empêcher d'avoir la tête coupée. J'ai eu, de mon côté, en quelques occasions, la chance de lui

rendre service. Mais, tout ça, c'est de l'histoire ancienne ! s'écria Rastoul avec un accent amer qui ne lui était pas habituel.

Aujourd'hui, poursuivit-il, on se salue tout juste et l'on ne se parle plus. Vous demandez pourquoi? Eh bien ! je me le demande aussi. Lorsque Pringault prit sa retraite, peu après la mort du général du Buhat avec qui il était intime, il m'écrivit d'Alger une lettre des plus amicales annonçant son intention de s'installer à Tlemcen; il vint en effet; il resta ici trois mois; pendant tout ce temps, nous nous voyions chaque jour; j'étais le meilleur ami qu'il eût jamais eu !... Un beau matin, il partit sans me dire adieu. Je lui écrivis, il ne me fit aucune réponse. Quand il vient ici, il ne me regarde même pas. Voilà les hommes!

Je conçus l'idée de rapatrier ces deux

braves, évidemment séparés par un malentendu. Me promenant un soir avec le colonel Pringault et Ripert, je parlai de l'excellent chef du bureau arabe et j'en fis l'éloge.

Le colonel resta muet.

— Ah! çà, dit Ripert, à qui, comme à tout le monde, j'avais laissé ignorer l'état du capitaine, est-ce que tu ne trouves pas que ce bon Rastoul baisse depuis quelque temps?

Le colonel ricana :

— Ah! ce n'est pas d'hier! Pauvre baderne! Il y a beaux jours et beau temps qu'il aurait dû prendre ses invalides.

On parla d'autre chose.

Malgré cette boutade dédaigneuse, je ne renonçai pas à mon dessein, et, au moment de nous séparer, j'invitai le colonel à déjeuner pour le lendemain.

Tout d'abord, il accepta rondement.

Puis, quand je lui eus dit que Rastoul serait avec nous, il refusa net.

Je trouvai le procédé un peu vif.

— Mon colonel, dis-je, est-ce que, d'après vous, le capitaine Rastoul ne serait pas un homme estimable?

— Ai-je dit cela?

— C'est un homme de cœur, je l'affirme, et, permettez-moi d'ajouter qu'il est très affecté de l'antipathie inexplicable que vous paraissez éprouver pour lui.

Il répondit flegmatiquement:

— Que voulez-vous y faire? Une vieille bête comme moi a de ces antipathies sur lesquelles il est inutile de raisonner et qui sont indéracinables.

— N'étiez-vous pas amis autrefois?

Ses yeux lancèrent un éclair.

— C'est possible, monsieur, dit-il d'un

ton sec. Eh bien ! les sentiments changent avec le temps.

— Les siens n'ont pas changé ; il n'a pas oublié que vous lui avez sauvé la vie.

— Et il en est content ? jeta amèrement le colonel.

— De quoi ?

— De ça ! De ce que vous dites ! De ce que je lui ai sauvé la vie ! Je vous demande s'il en est content ! Oui ? Eh bien ! moi pas ! C'est tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet, docteur !

Après un pareil mot, il ne restait qu'à abandonner la partie. Je n'essayai même plus de percer le mystère de cette incroyable inimitié.

Rastoul m'apprit bientôt une mauvaise nouvelle. René avait échoué. C'était la ruine de toutes les espérances du jeune homme, son avenir perdu.

Le capitaine ne paraissait pas prendre les choses très à cœur.

— C'était prévu, me dit-il. Il n'a pas la bosse! Il s'engagera, parbleu. Il fera comme d'autres. Et le régiment sera pour lui une bonne école. Il a besoin de se former le caractère.

Je vis en cette circonstance que René avait toujours été assez indifférent au capitaine.

— Le général avait conçu de ce garçon des idées beaucoup trop favorables, me dit-il. Il le regardait comme un être exceptionnel ; c'est un médiocre. Et orgueilleux ! Il blaguera devant vous les Touareg ; mais ne vous y trompez pas; au fond, il est très entiché de sa prétendue noblesse; il y coupe ridiculement.

Au commencement de l'automne, nous

vîmes revenir, les uns après les autres, nos déserteurs.

Mlle du Buhat, je crois, arriva la dernière. On resta quelque temps sans la voir. Ses réunions de l'après-midi ne furent pas reprises.

Un soir, me promenant dans la forêt d'oliviers, je l'aperçus qui passait à cheval sur la route. Je m'avançai pour la saluer, mais l'aspect de sa physionomie, ses traits contractés, ses yeux creux, remplis d'un bouillonnement sombre, me clouèrent sur place.

A quelques jours de là, dans le jardin du cercle, je rencontrai Thévenot lisant une lettre qu'il venait de recevoir. Il avait l'air péniblement impressionné.

Il me regarda hésitant, puis :

— Lisez ceci, me dit-il, en me tendant le papier.

C'était une lettre de Paris. Il y était question de René du Buhat — on lui donnait ce nom — et de bruits fâcheux qui couraient à son sujet. Il fréquentait un monde interlope, hantait les cercles où l'on joue grand jeu. On parlait, toutefois sans rien affirmer, d'un fait grave, d'une tricherie. D'anciens amis du général avaient pu étouffer l'affaire.

Je restai quelques instants atterré, silencieux.

Puis, je haussai les épaules :

— C'est impossible ! c'est faux !

Le forestier m'observait.

— Je l'espère comme vous, dit-il froidement. Bouche close sur ceci, n'est-ce pas !

René débarqua peu de temps après.

Son échec ne l'avait point affecté, du moins en apparence. Il comptait s'enga-

ger, ce qui lui ouvrirait un nouveau délai pour l'examen.

Il semblait n'avoir plus aucun souci. Il bavardait et plaisantait continuellement.

En attendant son entrée au régiment, il reprit son travail au Bureau arabe.

X

Dans la cour du Bureau arabe, les employés regardaient un chameau que des nègres venaient d'amener, un chameau porteurs de ballots enfaîtés dans cet énorme panier double qu'on appelle le *chouari*.

Le chef des nègres était un jeune homme très soigné de costume, burnous très blanc, turban immaculé; il parlementait dans le vestibule avec le gros sergent Bordas.

— M. René est absent; attends un instant, disait Bordas, le chaouch est allé prévenir le capitaine.

Le spahi Mohammed, dont l'œil luisant

de curiosité ne pouvait se détacher du chouari, me dit, comme je traversais la cour :

— Ça vient de loin, de très loin, du pays des Touareg !

Je trouvai le capitaine Rastoul dans son cabinet.

— M. René arrivera dans quelques instants, disait-il au chaouch. En attendant, amène-moi le conducteur.

Le jeune nègre fit en entrant un véritable salut d'homme du monde.

— Mon capitaine, dit-il en français, nous venons du Soudan. En passant à Rhat, j'ai vu des parents de M. René, des Touareg de la tribu des Imanân. Ils m'ont chargé d'une commission pour lui. L'une des *adila* (compartiment) du chouari contient divers objets qui lui sont destinés.

— C'est bien, dit Rastoul, vous atten-

drez, pour déballer cela, que M. René soit arrivé; il ne tardera guère. Mais, reprit-il, tu n'es pas du Soudan, toi, tu parles trop bien le français; tu es des *Ksour*.

Le jeune homme se mit à rire.

— En effet, mon capitaine, je suis du Ksar Zenega dans l'oasis de Figuig. Je m'appelle Abdallah fils d'Ahmed; j'ai fait mes études à la *médersa* de Tlemcen, où je suis resté quatre ans. Je vous connais et je connais aussi très bien René.

— Voyez, me dit Rastoul, ces nègres des Ksour parlent notre langue aussi purement que les citadins de Blois ou d'Angoulême. Ils affluent dans nos médersas et ce sont les meilleurs élèves. Ils apprennent non seulement le français, mais toutes les sciences, avec une facilité merveilleuse. Ils sont à cent piques au-dessus de nos Arabes du Tell.

— Et nous aimons la France ! s'écria Abdallah. Pour moi, je la regarde comme ma vraie patrie. Je fais des voyages au Soudan pour gagner de l'argent, beaucoup d'argent. Une fois riche, j'irai habiter Paris !

Il y mettait tant d'enthousiasme que nous ne pûmes nous retenir de rire. Le brave garçon rit aussi à belles dents. Il ajouta, pendant que nous descendions ensemble dans la cour.

— Nous sommes quelques-uns vivant à la française au Ksar. Je suis venu ici justement pour acheter des meubles français, j'ai huit chameaux qui en sont chargés. J'emporte aussi d'autres articles que je vais vous montrer.

Il commanda à ses compagnons d'ouvrir l'une des adilas.

Elle était remplie d'instruments de phy-

sique de toute sorte; il y avait aussi des appareils photographiques, des longues-vues, des livres de science.

— Nous avons organisé des cours publics et ils sont très suivis.

Je trouvai parmi les livres pas mal de romans, tous du même auteur. Lequel? Alexandre Dumas.

— Je fais aussi des lectures, expliqua Abdallah. Je traduis, bien entendu.

— Comment! les duels des mousquetaires, La Môle et Coconnas, ça intéresse les nègres des Ksour?

— Enormément.

René était arrivé. Les deux jeunes gens échangèrent la gracieuse salutation des Orientaux. Abdallah dit la commission qu'il avait acceptée et remit à René une lettre.

— De plus, vos cousins m'ont recom-

mandé de vous répéter les paroles que voici : « Nous avons jeté la corde d'alfa et repris la corde en poil de chameau. »

Par un signe de tête silencieux, René fit connaître qu'il avait compris.

Il décacheta la lettre et la parcourut.

— Mon capitaine, dit-il, Mlle du Buhat avait exprimé le désir de posséder quelques objets touareg. J'ai eu, l'an dernier, une occasion d'écrire à mes parents de Rhat. Voici leur envoi. Je souhaite que ce ne soit pas une déception.

Bathilde descendit bientôt, en compagnie de Louise et de Mme Fougereux, et l'on procéda au déballage.

— Êtes-vous amateur d'écriture tamachek ? dit René en me tendant la lettre.

Un papier grossier, commun, le même que vendent les colporteurs dans nos hameaux. La feuille, maladroitement pliée,

avait été cachetée avec de la cire molle.

Je considérai avec curiosité cette écriture d'un aspect enfantin, composée de ronds, de carrés, de barres et de points.

— Cela a été écrit par une de mes cousines, dit René. Chez les Touareg, les femmes seules possèdent quelque instruction. Les hommes ont les préjugés des barons féodaux : savoir lire et écrire serait déroger.

Les dames s'exclamaient à chaque objet qu'on retirait du chouari.

C'étaient des coussins de cuir, historiés de dessins noirs rappelant les peintures étrusques ; des nattes bariolées, un arc en bois de kimba, des flèches en roseau, à pointe d'acier barbelée; un bouclier en cuir d'éléphant, des javelots, une arme de jet, de forme bizarrement contournée, qui, au dire d'Abdallah (il

ne faisait que répéter les affirmations des Touareg), après avoir frappé le but, revient à la main qui l'a lancée ; gascon-

nade un peu forte ; Abdallah y croyait presque.

Ce qui intéressa surtout, ce furent les parures, un costume complet de dame targuie, blouse de laine et soie, haïk à rayures noires, ceinture brodée d'or, sandales rouges ; des bijoux, bagues, bracelets, colliers, peu riches la plupart.

— Voici quelque chose de plus joli, dit Mme Fougereux en montrant un stylet à manche d'or ciselé, à lame mince et aiguë, enfermé dans une gaine d'acier doré.

— C'est une agrafe pour la robe! dit Abdallah.

— Oh ! ces femmes touareg, qui agrafent leur robe avec des poignards, quelles lionnes ! s'écria Mme Fougereux.

— C'est ordinairement un don du fiancé ou de l'amant, poursuivit Abdallah. Le renvoi de ce don signifie rupture, n'est-ce pas, René ?

— Oui, répondit René ; et alors il arrive quelquefois que le gage d'amour sert à un autre usage.

Il fit le geste de se poignarder avec le stylet.

— La tragédie s'est réfugiée chez

les Touareg ! s'exclama Mme Fougereux.

— Quand je dis « quelquefois », je dis trop peu ; c'est la règle ! reprit René. Survivre à un pareil affront serait l'infamie ; en fait, le renvoi de l'agrafe équivaut à l'ordre de mourir.

— Brrr !... fit Louise. Ah ! ceci est plus gai... Un violon !

— Et une flûte !

— Et un tambour !

— Mesdames, dit Abdallah, voici le voile, le voile sacré du Targui ; examinez ces broderies de soie, ce sont des lettres, c'est une devise ; je vous l'ai dit, nous sommes au moyen âge ; cette devise a été brodée par une dame pour son chevalier ; une broderie du même genre décore ce bouclier de cuir.

— Traduisez, monsieur René !

René eut quelque peine, car les carac-

tères étaient embarrassés d'ornements. Il déchiffra sur le voile ces mots :

« La nuit est un trésor pour le pauvre, quand il est brave. »

Sur le bouclier, il n'y avait rien à lire ; les broderies étaient des signes magiques destinés à écarter les esprits malfaisants.

— A présent que nous avons vu tout ce qu'il y avait d'intéressant, allons faire de la musique touareg ! s'écria Louise.

Et s'emparant, qui du rebaza (violon), qui du tambour, qui de la flûte, les trois jeunes femmes remontèrent à l'atelier de Bathilde.

Je devais encore, ce même jour, entendre parler des Touareg.

Ripert avait eu à dîner quelques camarades arrivés d'Oran. Il m'invita à passer la soirée avec eux.

On fit du punch ; puis on parla de tail-

ler un petit bac, passe-temps qui n'était guère dans mes goûts. Après un ou deux cigares, je me disposais à partir, lorsque Ripert me retint.

Je lui avais conté le déballage de l'après-midi.

— Un sous-officier de ma compagnie connaît cet homme des ksour, cet Abdallah, qui t'intéresse; il doit être en ce moment avec lui au café à côté. Veux-tu que je lui fasse dire de l'amener ? -

Quelques instants après, je revoyais mon intelligent négro.

Je passai, ma foi, une couple d'heures pleines d'intérêt à l'entendre. Il raconta ses voyages au Soudan, expliqua l'organisation des caravanes, les incidents, les difficultés, les profits de ces transports à travers le grand désert. Il connaissait à fond les peuplades errantes du « pays de

la peur » ; il avait vécu plusieurs mois parmi les Imanân, la tribu de René, établie à Rhat et à Djanet.

Je notai, dans sa conversation, deux points qui méritent peut-être d'être médités.

— Cette population, dont la plus grande partie est aujourd'hui misérable, me dit-il, a gardé le souvenir d'une époque de prospérité relative. C'était avant la conquête de l'Algérie par les Français. Alors le désert était incessamment sillonné par des caravanes qui payaient sans marchander aux Touareg de larges droits de péage.

Ces caravanes étaient très riches, car c'étaient elles qui approvisionnaient d'esclaves les mulsumans d'Algérie ; — les esclaves, la principale branche d'exporportation, la seule jusqu'ici vraiment

lucrative du pays noir. L'affranchissement des esclaves, promulguée par la France en 1848, a eu pour conséquence la suppression presque complète des caravanes et, pour contre-coup, la ruine des habitants du désert.

De là, chez les Touareg, une haine invétérée, implacable contre la France. Il est étrange que les Français ne semblent même pas s'en douter.

Quant aux sentiments de loyauté, d'honneur chevaleresque prêtés aux Touareg, voici ce qu'en pensait Abdallah :

— Vous avez sur ces gens-là les opinions les plus fausses. Ce sont des bandits, rien de plus. Je ne sais si autrefois ils ont été différents. Nous parlions tantôt de certaines idées romanesques, de la poésie qu'ils mettent dans l'amour.

Poésie et banditisme sont loin d'être incompatibles. Au surplus, nos observations ne concernaient que les Imanân, une tribu noble, riche encore, où l'orgueil relève le caractère. Mais, sauf de très rares exceptions, toute cette population n'a ni foi ni loi. Ne vous fiez jamais à eux. Ils vous haïssent et, pour satisfaire cette haine, les moyens les plus perfides leur sembleront toujours les meilleurs. Toute alliance conclue avec eux cachera

un guet-apens et préparera un désastre.

Les explorateurs qui vous les ont représentés autrement ont été leurs dupes et ont assumé une lourde responsabilité.

Sa conclusion fut celle de René :

— Un makhzen et une guerre d'extermination !

Où l'homme des ksour eut du succès — un succès tel que le baccarat eut tort ; chose inouïe, on s'arrêta de ponter ! — ce fut lorsque, s'accompagnant d'une mandoline, il chanta des chansons touareg.

J'ai conservé l'une d'elles, qu'il me traduisit mot pour mot :

« Tu dis que la belle Ourida se marie (maudite soit ta mère !). Qui épouse-t-elle ?

Hia hia ! Hia hia !
Chante, mon rebaza ! (violon)

« Elle épouse El Bekkaï le riche.

« Elle l'épouse parce qu'il est riche et qu'elle est coquette.

» Il lui donnera des tizak (bagues), des anneaux d'argent pour les bras, pour les pieds, des ikar-hay (mantilles), des robes de soie, des ceintures, des haïk à bandes rouges et blanches, des pantoufles du Soudan.

Hia hia ! Hia hia !
Chante, mon rebaza !

« Elle l'épouse parce qu'il est riche et qu'elle est gourmande.

« Devant un bon repas, elle fait hen, hen, hen, comme un cheval devant une musette pleine d'orge. Il lui donnera à manger du rôti de chamillon, des rognons de mouflon et d'antilope, des alfetât et des alkak (gâteaux au miel).

Hia ! hia ! Hia ! hia !.....

« Le Targui est pauvre (maudite soit ta mère !), il n'a ni terre ni troupeau ;

il ne possède que du fer et son cœur.

« Mais il sait marcher la nuit et se cacher le jour ; il sait faire la guerre ; il a

de bonnes armes d'acier bien trempé.

« Il a surpris le riche El Bekkaï qui dormait dans sa tente, au milieu de ses troupeaux agenouillés.

Hia hia ! Hia hia !.....

« Le javelot du Targui a percé le cœur d'El Bekkaï... Dis, ô mon javelot, qu'y avait-il dit dans ce cœur ? — Rien qu'orgueil et lâcheté.

« Le sabre du Targui a tranché la tête d'El Bekkaï. Dis, ô mon sabre, qu'y avait-il dans cette tête ? — De la sottise et du vent.

« La belle Ourida ne pensera plus à la toilette ; elle ne pensera plus aux bons repas. Elle a épousé la pointe d'une lance. »

XI

Il n'était plus question que du grand bal travesti qui devait se donner au Bureau arabe. Chaque fois que j'y allais, je trouvais tout sens dessus dessous. Bathilde, René, les employés, les chaouchs ne s'occupaient que des préparatifs de la fête.

Le matin du grand jour, j'avais besoin de causer avec le capitaine ; on me dit qu'il était parti en tournée dans les Oulad-Mimoun. Je montai aux archives qui étaient au premier étage et je restai quelques instants à consulter des registres. Comme je sortais, Bathilde, peu coiffée,

en robe de chambre, apparut sur la galerie.

Je lui dis bonjour. En ce moment émergea de l'escalier, le gros sergent Bordas effaré :

— Comment allons-nous faire ? Ah ! mademoiselle, nous n'aurons pas les branches de palmier.

— Vous dites ?

— Cet animal de Mohammed ne veut pas aller à Hammam-bou-Ghara.

— Ne veut pas ?

— Il ne le peut pas, rectifia René, qui montait derrière Bordas. Il faut qu'à midi il soit à Hennaya.

— A Hennaya ? Et pourquoi ?

— Il doit rejoindre là le cavalier porteur de la correspondance du caïd des Ghossels et, ensuite, lui servir d'escorte jusqu'à Tlemcen. Il fait ce service tous les quinze jours, dit René.

— Quelle est la nécessité de cette escorte ? demanda Bathilde.

Bordas plia les épaules et ricana :

— Le courrier pourrait être attaqué.

— En plein jour ? Aux portes de la ville ?... C'est ridicule ! s'écria Bathilde.

— Mademoiselle, c'est un usage qui remonte au temps d'Abd-el-Kader, expliqua Bordas, toujours avec son sourire épais. C'est l'histoire du planton placé près d'un banc fraîchement peint, pour empêcher les gens de s'y asseoir. Dix ans après, un planton est encore là. On a oublié de changer la consigne.

— Ce n'est pas au spahi Mohammed à la changer. Il l'exécute et il a raison, observa René.

— Ah ! il a raison ? cria Bathilde, furieuse.

Et, se penchant sur la balustrade, elle appela :

— Mohammed !

— Allez me chercher Mohammed, commanda-t-elle à un chaouch.

Bordas, préférant sans doute ne pas assister à ce qui allait suivre, entra aux archives. Pour moi, je descendis l'escalier.

J'entendis, tout en descendant, ce conseil, donné à voix basse, par René, à Bathilde :

— Il n'y a qu'un moyen. Dites à Mohammed que le capitaine le permet.

— Eh ! certainement qu'il le permet. S'il était ici !...

Quand je fus en bas, le spahi, à cheval, venait d'arriver sous le balcon. J'entendis cet échange de paroles :

— De la part du capitaine ? répétait le spahi, stupéfait.

— Oui, affirmait Bathilde.

— Le capitaine a dit que j'aille à Ham-

mam-bou-Ghara pour les branches de palmier ?

— Oui.

— Mais, alors, je ne puis pas accompagner le courrier des Ghossels ?

— Ça ne fait rien.

— Le capitaine a dit : ça ne fait rien ?

— Oui, idiot !

— Bono, va bien !

Et le spahi partit pour Hammam-bou-Ghara.

Ce même jour, dans l'après-midi, comme je sortais de l'hôpital, je m'entendis appeler :

— Docteur ! Docteur !

J'aperçus le juge avec son greffier et l'interprète titulaire. Ils revenaient d'une descente de lieux.

Taxile avait pris cet air affairé qui me donnait sur les nerfs.

— Que me voulez-vous ? demandai-je.

— J'allais vous envoyer chercher. Je vous serais obligé de m'accompagner à la justice de paix.

— Une affaire de service ?

— Oui, et très urgente.

Arrivé dans son cabinet, après avoir soufflé, juré, avalé plusieurs bocks, des Yverts ordonna au greffier d'écrire un réquisitoire me commettant pour procéder à un examen médico-légal dans une information ouverte contre X... accusé de tentative d'assassinat et de vol à main armée sur un chemin public.

— Apportez les pièces à conviction, dit-il ensuite.

Le greffier défit un linge et mit au jour trois morceaux de chair sanglante.

— Docteur, veuillez examiner ces trois doigts.

Ce n'étaient pas précisément trois doigts ; c'étaient les dernières phalanges du médius, de l'index, et de l'annulaire d'une main droite.

— Il s'agit, me dit le juge, d'établir, à l'aide de ces fragments, le signalement

de l'individu à qui ils appartiennent, de déterminer sa taille, son âge, s'il est blond ou brun, sa profession, sa nationalité.

Il me fallut un certain temps pour arriver à quelques conclusions.

L'homme en question devait être de haute taille, jeune, brun. Il n'exerçait pas un métier manuel. Sa nationalité? Je ne pouvais rien dire à ce sujet.

Je me réservai de faire un examen plus approfondi.

— Cela suffit provisoirement, dit le juge.

On mit les trois fragments dans un petit bocal d'alcool et les scellés furent apposés sur le couvercle.

Le greffier parti, des Yverts me raconta l'événement.

Le courrier des Ghossels avait été

attaqué à main armée, à trois kilomètres de Tlemcen.

Ce courrier, nommé Ferhat ben Hassein, était un vieux goumier d'une fidélité et d'une bravoure à toute épreuve. Il était porteur d'une somme de quatre-vingt mille francs, produit de l'impôt du zekkat. Suivant l'usage, quelques cavaliers l'avaient accompagné jusqu'à Hennaya ; ils étaient tout de suite retournés aux Ghossels.

A Hennaya, Ferhat s'attendait à rencontrer le spahi Mohammed, envoyé par le Bureau arabe. Mais le maire lui dit que le spahi avait traversé le village dans la matinée et avait prévenu qu'étant obligé d'aller à Hammam-bou-Ghara, il ne pourrait accompagner le courrier ; qu'en conséquence, celui-ci eût à faire seul le reste du chemin jusqu'à la ville.

Ferhat continua sa route sans la moindre appréhension. Le pays est assez peuplé, mais on était en ramadan, temps pendant lequel les Arabes travaillent peu et restent volontiers à dormir sous leurs tentes, surtout au milieu du jour.

La campagne était absolument déserte.

A quelques kilomètres de Tlemcen, il y avait un gué à franchir.

C'est là que l'attaque avait eu lieu.

Le cavalier remontait le talus escarpé et fourré de tamaris, lorsqu'un coup de feu lui fut tiré à quelques pas de distance. Le coup ne l'atteignit pas, mais tua son cheval. Ferhat tomba dessous. Alors un homme en burnous, le capuchon baissé sur la figure, apparut, braquant sur lui un pistolet. Mais le goumier, quoique ayant le corps pris sous le cheval, avait pu dégainer; un coup de sabre coupa trois

doigts du malfaiteur sur le canon de son pistolet. Le bandit ne poussa pas un cri; il ramassa son arme de la main gauche et s'enfuit.

Ferhat essaya de le poursuivre, mais le fuyard avait trop d'avance. Ferhat, arrivé au haut du talus, ne le vit plus. Il ne put même reconnaître la direction prise.

Le goumier recueillit soigneusement les trois fragments de doigts. Arrivé à Tlemcen, il alla tout de suite faire son rapport au juge de paix.

Le juge était parti immédiatement, avec la gendarmerie. On avait fait sur les lieux les constats et recherches nécessaires.

— Etes-vous sur la piste du criminel ? demandai-je.

— Je le tiens ! dit Taxile, toujours affirmatif. C'est un de mes contumax

d'Oudjda. J'ai des indications précises. Il était venu visiter ses parents dans sa tribu d'origine ; on sait où il est caché.

Les gendarmes me l'amèneront ce soir.

Et le juge, se renversant dans son fauteuil et se frottant les mains :

— Une très belle affaire ! conclut-il.

XII

En quittant le juge de paix, j'étais allé au Bureau arabe.

On savait l'histoire, on causait à voix basse, on était inquiet. Le spahi Mohammed, qui venait d'arriver d'Hammam-bou-Ghara avec six mulets chargés de palmes, avait la figure chavirée.

Je trouvai Bathilde dans son petit salon du rez-de-chaussée, pâle, agitée ; elle me demanda de lui répéter, dans tous les détails, le récit que m'avait fait le juge.

Le sergent Bordas se montra.

— Mademoiselle, me pardonnez-vous ?

— Quoi donc ?

— C'est un peu moi qui suis cause de ce qui est arrivé.

— Vous !

— En vous disant que l'escorte était inutile.

— C'est moi qui ai tout ordonné, tout fait ; rassurez-vous, mon brave Bordas ; moi seule suis responsable.

Bordas, soulagé, remercia avec effusion. En se retirant, il jeta tout à coup :

— Sait-on où est M. René ?

Bathilde eut un sursaut. Elle fit un effort pour répondre d'un ton calme :

— Il est en ville.

Je reprenais mon récit, lorsque nous entendîmes dans la cour un bruit de chevaux et la voix tonnante du capitaine :

— Où est le spahi Mohammed ?

Rastoul était accompagné d'un Arabe qui, lui aussi, parlait très haut. C'était

Ferhat le courrier des Ghossels; après l'enquête du juge, il avait eu l'idée d'aller au-devant du capitaine, sur la route des Oulad-Mimoun. Comme tous les Arabes en cas pareils, il faisait le fier-à-bras.

— Mohammed! appela encore la voix terrible du chef.

Le pauvre spahi était dans un coin du salon, tout tremblant.

— Ne bouge pas d'ici et ne crains rien, dit Bathilde.

Elle parut dans le vestibule.

— Mon oncle, donnez-moi quelques instants, il faut que je vous parle.

Elle entra avec lui dans le cabinet.

J'entendais leurs voix : celle de Bathilde posée, très ferme; celle du capitaine courroucée d'abord, s'abaissant par degrés. Le vieux soldat subissait l'ascendant accoutumé.

Ferhat et Mohammed furent rappelés. La porte du cabinet étant restée ouverte, j'assistai à ce qui suivit.

— Je sais maintenant que Mohammed n'est pas en faute, dit Rastoul tout à fait calmé ; j'avais oublié que je l'avais envoyé ailleurs. Du reste, tout est bien qui finit bien. Vieux goumier, avant un mois j'attacherai sur ton burnous la médaille militaire ; personne ne la mérite mieux que toi. Il s'agit maintenant de piger le bandit ; nous y arriverons, et ce sera encore grâce à toi, mon brave Ferhat, car tu l'as trop bien marqué pour qu'il nous échappe.

Le goumier partit enchanté.

Le capitaine demeura quelques instants debout, immobile. Puis, tout à coup, il cria à tue-tête :

— René est à Paris ! oui, à Paris, rue Drouot, n° 2 !

Le vieillard subissait une de ces éclipses intellectuelles que j'avais notées avec tant d'appréhension. Cette fois ce ne fut pas la crise en elle-même qui m'effraya, ce fut une pensée, une affreuse pensée, évoquée par les paroles de Rastoul. Mes regards se croisèrent avec ceux de Bathilde, et ce même terrible soupçon, nous le lûmes, en frissonnant, dans les yeux l'un de l'autre.

Le capitaine revint à lui.

— Qu'est ce que je disais, hein ? De quoi parlions-nous ? Cette affaire me fera perdre la tête.

Il riait de ce rire enfantin qui faisait mal. Enfin ayant repris possession de lui-même :

— Puisque tout s'est bien terminé, au diable le souci ! Ne pensons plus qu'à la fête et vive la joie !

Je quittai le Bureau arabe dans un singulier état d'esprit; je ne savais plus ce que je faisais, où j'allais. Je me vis tout à coup devant le restaurant où René prenait ses repas. Je questionnai le garçon; il me dit que M. René avait déjeuné à dix heures comme d'habitude; on ne l'avait pas revu.

J'allai au cercle: je parcourus les salles, le jardin, la bibliothèque : je demandai si l'on avait vu René. On me répondit négativement.

Je sortis de la ville par la porte de Fez. Il y avait de ce côté un jardin où René allait fréquemment acheter des fleurs. J'entrai, je m'informai. René n'était pas venu.

Comme je quittais le jardin, un rouge coucher de soleil illuminait la campagne et la ville; les arbres, les maisons, les

remparts, les dômes des mosquées, tout me parut couleur de sang. Je tressaillis en apercevant près de la porte une femme immobile dans son manteau sombre. C'était Bathilde.

— Est-il venu ? me demanda-t-elle.

— Qui ?

— Oh ! Soyons francs ! s'écria-t-elle. Nous avons eu tous les deux la même épouvantable idée. Répondez-moi. L'a-t-on vu ici ?

— Non !

— Grand Dieu ! Où est-il ? On l'a cherché partout ! Quelle torture ! O mon pauvre père, qui le chérissiez tant, qui aviez projeté de lui donner votre nom sans tache, qui l'aviez élevé comme votre fils, qui voyiez en lui une noble, une héroïque nature, semblable à la vôtre !... Docteur, répondez-moi en toute franchise !

Sur votre conscience, croyez-vous René capable d'un crime?

— Non! m'écriai-je avec conviction, c'est impossible! mademoiselle, n'ayez aucune crainte; je sais où est René, oui, je le sais : je vais le rejoindre et je vous l'amènerai au Bureau arabe; c'est l'affaire d'une demi-heure; attendez-nous chez vous tranquillement.

Je parvins à la rassurer; nous nous séparâmes.

Il m'était venu à l'esprit que René devait être à la pépinière, où il se promenait quelquefois à cette heure.

J'y courus en suivant les remparts extérieurement, par des chemins rocailleux, encombrés d'une végétation sauvage.

La question que m'avait posée Bathilde se dressait à chaque pas devant moi; je

la voyais écrite partout en lettres de feu ; elle me tintait aux oreilles comme un

bruit de tocsin. Avais-je donc menti ? Menti à moi-même ?

Je n'avais plus la force de m'illusion-

ner. Au fond de mon âme ce qui répondait, c'était le doute, un doute persistant, sinistre.

Arrivé au jardin de la pépinière, dans le crépuscule commençant, je cherchai des yeux le banc où René s'asseyait d'habitude. Je poussai une exclamation de joie :

— Le voici !

Assis sur ce banc, il me tournait le dos.

— Enfin ! je vous trouve ! m'écriai-je en lui mettant la main sur l'épaule.

L'homme se retourna. Je demeurai stupéfait.

C'était Thévenot.

— Qu'avez-vous ? me dit-il en voyant ma figure bouleversée.

— Rien... je suis un peu énervé, bredouillai-je. Ces histoires de crime me font un effet horrible.

— Quelles histoires de crime ?

— Comment? m'écriai-je, vous ne connaissez pas l'affaire du courrier de Ghossels?

— J'arrive de tournée, je n'ai encore vu personne, je ne sais rien.

Je lui contai l'aventure. Tout en parlant, comme je le regardais, je vis sa physionomie se décomposer.

— Ah! çà, qu'avez-vous? fis-je à mon tour.

— Soyez précis, dit le forestier nerveusement. Quelle a été l'heure exacte de l'attaque?

— Le courrier avait une montre, on a pu préciser, midi cinq minutes.

— Comment était vêtu l'agresseur?

— Un vieux burnous gris en mauvais état.

Il y eut un silence. Thévenot était de plus en plus agité.

Il se pencha à mon oreille, et, d'une voix basse :

— Je connais l'assassin ! dit-il.

Une sueur froide me vint au front. Je tremblais dans l'attente de ce qui allait suivre.

— A onze heures trois quarts, j'ai rencontré René déguisé en arabe à deux cents mètres du gué !

— Vous vous êtes trompé, bégayai-je. C'est épouvantable, ce que vous dites !

— J'en suis sûr.

— Non ! vous vous êtes trompé, car la justice connaît le bandit. Le juge m'a certifié n'avoir aucun doute; c'est un indigène, un condamné par contumace. En ce moment, il est arrêté.

Thévenot se leva d'un mouvement brusque.

— Taisons-nous. Oubliez ce que je vous

ai dit. Toute parole est superflue en présence des éléments de conviction que détient la justice. Et, pour être sûr de ne plus échanger un mot sur ce sujet, il n'est qu'un moyen, nous séparer. Disons-nous adieu tout de suite.

XIII

Dans l'antichambre, sous les feux multicolores d'une énorme lanterne arabe. les chaouchs s'empressaient autour des invités.

J'entrai dans le vaste patio transformé en salle de bal. A l'entrée, le vieux capitaine, de fort belle humeur, distribuait des poignées de main.

J'allai saluer Mlle du Buhat, costumée en femme targuie. A côté d'elle étaient assises plusieurs dames, parmi lesquelles Louise d'Affiert en bergère Pompadour. Dufresne, en Hamlet, était aussi triste que son personnage. Les deux fiancés ne

se parlaient pas : encore quelque brouille ? — Un sauvage burlesque paraissait avoir peu de succès, bien qu'il s'agitât beaucoup : un guerrier apache avec une coiffure en peau de daim, ornée de plumes de coq; des perruques pendaient à sa ceinture qui supportait encore un tomahawk : c'était naturellement Taxile des Yverts.

Pendant qu'incliné devant Mlle du Buhat, nous échangions en souriant les banalités habituelles, nos yeux parlaient d'autres choses. Les siens m'adressaient une question à laquelle les miens faisaient une triste réponse. Bathilde devint très pâle, mais ni ses lèvres, ni son esprit ne furent paralysés un moment, l'escarmouche qu'elle soutenait avec son entourage continua tout aussi brillante.

Je m'étais écarté ; je l'admirais de loin,

artistement drapée dans son haïk qui laissait voir une tunique cerise serrée à la taille par une ceinture brodée d'or. Sur ses belles épaules se tordait un double collier fait de corail et de petits coquillages roses.

Le haïk, couleur de vieil ivoire, rayé de bandes noires et rouges qui soulignaient la chute des pans, était agrafé sur l'épaule gauche, à la façon d'une chlamyde, laissant à découvert un bras de Minerve. L'agrafe qui rattachait le haïk, je la reconnus, c'était le poignard targui.

J'errai dans la salle, horriblement inquiet, regardant par contenance la merveilleuse décoration : les tentures, les feuillages, les arbustes, tout était disposé dans un goût parfait; les lustres, construits avec des armes entre-croisées, donnaient à la fête un cachet

militaire qui n'était pas sans charme.

Les invités arrivaient en foule ; des costumes riches ou drôles, gais à l'œil ; pres-

que pas d'habits noirs; quelques officiers étaient en uniforme.

L'orchestre prélûda.

Le premier quadrille fut dansé par Mlle du Buhat avec le colonel des zouaves et par Mme Fougereux, en Walkyrie, avec M. Odéré en marié de village.

J'étais monté sur la galerie qui régnait autour du patio. J'observais surtout Bathilde; sous la gaîté de son sourire, je distinguais quelque chose que nul autre que moi ne pouvait voir : les affres d'une épouvante qui grandissait à chaque moment! Elle ne perdait pas de vue l'entrée du patio.

Pendant un repos, Bathilde causait avec son cavalier. Soudain, je vis le visage de la jeune fille se transfigurer; ce fut aussi expressif qu'un cri! Je tournai, moi aussi, les yeux vers la porte. René avait paru.

— Bonté divine! quelle délivrance! m'écriai-je en descendant l'escalier.

René se dirigeait vers Bathilde. Il était simplement en habit; sa boutonnière était ornée d'un petit bouquet de fleurettes blanches et roses.

Quand j'arrivai, il expliquait son absence de l'après-midi. Il était allé aux Oulad-Mimoum pour régler une affaire urgente, — (le capitaine approuva d'un geste), — mais il n'avait pas oublié ses devoirs de décorateur, et il offrait d'en donner la preuve à Mlle du Buhat si elle voulait accepter son bras un moment.

Bathilde se leva aussitôt. Je les suivis.

René nous mena dans une petite pièce attenante à la salle du bal.

Levant un rideau, il montra une grande corbeille remplie de bouquets de cycla-

mens pareils à celui qu'il portait à sa boutonnière.

— Voilà ce que je vous ai cueilli, en passant à El-Ourit. C'est pour le cotillon !

— Bravo ! Vous êtes pardonné, s'écria Bathilde rayonnante.

Nous revînmes dans le grand salon. — Pourquoi donc les papillons noirs persistaient-ils à voleter autour de moi ?

Je regardais les danses sans aucun plaisir. J'avisai quelqu'un qui semblait ne pas s'amuser beaucoup plus ; c'était le guerrier apache ; son air d'assurance masquait mal son désappointement ; il ne trouvait pas de danseuse.

Du reste, la gaieté éclatait partout.

Schmitt en magicien, Ripert en Agamemnon de la *Belle Hélène* étaient étourdissants. Dans une polka, le tourbillon amena près de moi Louise d'Affiert, qui

dansait avec M. Odéré, puis Dufresne-Hamlet avec Mme Plessis en Marie Stuart, éblouissante de diamants.

J'eus alors comme une hallucination. Il me sembla voir la défaite de l'idéal, Louise se jetant aux bras du vieux trésorier, Dufresne épousant la riche veuve !

Ces idées n'avaient pas le sens commun, cependant je ne pouvais les chasser.

Voulant éviter la rencontre du pessimiste Thévenot, que je venais d'entrevoir, je remontai sur la galerie. Je gagnai ensuite l'étage supérieur, où se trouvait l'atelier de Bathilde.

La porte en était ouverte. J'entrai. La pièce était vide et éclairée par un seul candélabre, de sorte que les deux extrémités restaient dans l'ombre. Machinalelement je considérai une toile ébauchée sur un chevalet.

J'étais là depuis deux ou trois minutes, lorsque j'entendis un soupir. Quelqu'un

venait d'entrer sans que je m'en fusse aperçu et s'était assis sur le divan. Je distinguai René.

Puis soudain un froufrou de soie. Bathilde s'était précipitée dans l'atelier.

Ils n'échangèrent pas une parole. Jour de ma vie, ce fut bien autre chose ! Je vis en une seconde flamboyer tous les signes du zodiaque. Mlle du Buhat embrassait le jeune homme éperdument.

De toutes les hypothèses, celle-là était la seule qui ne m'eût jamais traversé l'esprit. Quoi ! Bathilde !... Je n'eus pas le temps d'y réfléchir beaucoup ; un cri jeté par la jeune fille retentit dans la salle.

René gisait, les yeux fermés, livide comme un cadavre.

J'accourus. Convulsée, folle, la jeune fille battait l'air de ses bras. Elle criait :

— C'est lui !

De sa gorge soulevée sortaient de véritables rugissements.

— Et il s'est servi de moi ! Il m'a faite sa complice, moi, moi ! Ah ! misérable !

Elle avait les bondissements de la lionne qui va se jeter sur sa proie.

Tout à coup, m'apercevant, elle éclata d'un rire nerveux.

— Vous, docteur ! Ah ! très bien. Vous venez à propos ! On a besoin d'un médecin ici !

— Qu'est-il arrivé ?

— Oh ! un petit accident ! J'ai serré trop fort, voilà tout.

Et m'étreignant le bras, ricanant toujours, le doigt tendu :

— Mais regardez donc ! Vous ne voyez pas ?

— Quoi ?

— La main ! la main du Targui ! la main droite !

Un phénomène se produisait : le gant changeait de couleur ; de blanc, il devenait violâtre, pourpre...

— Voulez-vous mieux voir ? hurla Bathilde.

D'un geste atroce elle arracha le gant ; des bandages en tombèrent.

Le sang gicla ; la main apparaissait mutilée, les dernières phalanges manquaient aux trois doigts du milieu.

Pendant que je demeurais stupide de saisissement et d'horreur, Bathilde, elle, recouvrait sa présence d'esprit. Elle alla pousser les verrous de la porte ; puis, revenant :

— Monsieur, vous garderez cet affreux secret, n'est-ce pas ?

— Je suis médecin, il n'y a ici pour moi qu'un blessé, répondis-je.

— Merci ! oh ! de toute mon âme !...

Oh ! si vous saviez ! dit-elle dans un sanglot.

Soudain, une convulsion nouvelle la secoua de la tête aux pieds. Elle demeura quelques instants comme médusée : quelle pensée effroyable lui était venue ?

Ses lèvres blêmies répétèrent avec égarement : Complice ! complice !

Puis, s'étant ressaisie :

— Que faut-il faire ? demanda-t-elle d'un ton résolu.

— Avant tout, arrêter l'hémorragie. De l'eau froide, des éponges, des linges, des épingles...

Elle m'apportait tout.

J'eus bientôt établi un pansement provisoire. René était toujours évanoui.

— Maintenant, dis-je, il s'agit de lui faire reprendre connaissance... Il traversera le salon en cachant sa main dans sa

poche ou dans son chapeau. Il viendra chez moi et je le soignerai. Avez-vous des sels anglais ? du vinaigre ?

Elle resta quelques instants sans répondre.

— Non, rien, dit-elle. Mais la pharmacie de l'hôpital militaire est là tout près. Si vous vouliez y aller, mon ami ? La petite porte du jardin est toujours ouverte. Je m'enferme ici et je vous attends.

Je n'y réfléchis pas autrement : je m'élançai dehors. Comme je refermais la porte de l'atelier, je frémis à la vue d'un casque de plumes de coq émergeant sur la galerie.

— Que cherchez-vous ? demandai-je à Taxile.

— Mais Mlle du Buhat !

— Elle n'est pas ici.

— Vous plaisantez, j'ai entendu vos

deux voix comme je montais l'escalier.

— On n'entre pas ! m'écriai-je, en barrant le passage.

— Pourquoi ?

— Parce que... bredouillai-je, le cotillon ! Voilà. Vous comprenez ? On prépare le cotillon ; les dames délibèrent ; c'est sacré ! Elles m'ont donné cette consigne : que personne n'entre !

— Ah ! parfaitement.

— Et, tenez, poursuivis-je, intrépide, vous allez me rendre un service, mon cher juge. Il faut que je descende cinq minutes. Je vous transmets ma consigne. C'est vous qui serez le planton.

— Très volontiers. Personne n'entrera, je vous le garantis. Ah ! mais, on me passerait plutôt sur le corps !

Terrible, il brandit son tomahawk.

Je fis, comme je pus, ma trouée à tra-

vers la foule. Je me glissai dans le jardin, absolument désert. Je passai sous une fenêtre éclairée, celle de l'atelier de Bathilde : la grande ombre de la jeune fille se dressait immobile sur le rideau.

A l'hôpital, j'eus vite trouvé ce qui était nécessaire.

Revenant, comme je traversais de nouveau le jardin, je réfléchis qu'il existait un escalier de service, allant de ce jardin

à l'atelier de Bathilde. Comment n'y avions-nous pas songé ? Je me disposais à monter par là lorsque j'entendis des pas qui descendaient.

Je me cachai derrière une touffe de jasmin. Un homme en burnous parut au bas de l'escalier.

Au même instant, la fenêtre s'ouvrit, encadrant le buste altier de Mlle du Buhat.

L'homme au burnous s'était arrêté sous cette fenêtre : c'était René.

Bathilde demeura quelques instants à le considérer : son visage restait invisible dans l'ombre ; son attitude muette avait quelque chose de fatidique, d'implacable.

Elle fit un geste.

Un objet brillant que je ne pus distinguer tomba aux pieds du jeune homme.

Il ramassa cet objet.

— Vous serez satisfaite ! prononça-t-il.

Il s'élança par la porte de la rue et se perdit dans la nuit.

Je sortis de mon coin sombre, je m'avançai. Bathilde m'aperçut-elle ? Elle referma la fenêtre et s'éloigna.

Au milieu de mes impressions, il y avait une pointe de colère, car j'avais été joué. La jeune fille, à l'aide d'un mensonge, m'avait éloigné pour se ménager un entretien avec le Targui.

Je déposai sous un banc du jardin mon petit paquet devenu inutile et je rentrai dans le bal.

Ce qui frappa mes yeux tout d'abord, ce fut, descendant le grand escalier, Bathilde, au bras du guerrier apache, Bathilde, souriante et jouant avec son éventail.

On se plaçait pour un quadrille.

Elle dansa avec son cavalier.

Ses yeux finirent par se rencontrer avec les miens et son regard m'alla au cœur, tant il était rempli de reconnaissance et de supplications. Ma petite piqûre fut guérie instantanément.

Une immense compassion prit la place de tous les sentiments qui m'avaient agité. Et soudain je me figurai revoir la tête rébarbative et sombre du colonel Pringault, ce frère d'armes du général du Buhat — cet honnête homme qui avait fait le rêve d'épouser Bathilde ! — toutes les bizarreries de sa conduite me furent expliquées du coup : il avait deviné ce qui n'avait été soupçonné par personne !

— Tiens, fit une dame, Mlle du Buhat a quelque chose de changé dans son costume. Vous ne remarquez pas ?

— Non, répondit la voisine.

— A l'épaule, voyez. Le poignard targui qui servait d'agrafe n'y est plus. C'est maintenant une agrafe arabe.

— Ma foi, elle a eu raison de faire ce changement, dit l'interlocutrice. Il y avait là, en vérité, par trop de couleur locale, car c'était une arme véritable, n'est-ce pas, monsieur? me demanda-t-elle.

Je ne pus répondre. Ces quelques mots m'avaient fait connaître quel était l'objet jeté par Bathilde au Targui et l'effrayante signification de la scène muette m'apparaissait.

Je me remis à errer parmi la foule bariolée et joyeuse.

A un moment, j'entendis qu'on riait près de moi.

— Encore avec lui ! C'est la troisième danse !

— Ça ne s'est jamais vu !

Le couple qu'on désignait, c'était Bathilde et Taxile des Yverts.

Le juge paraissait être aux anges ; Bathilde souriait toujours.

Ce fut alors qu'en examinant le visage pâle de la jeune fille et l'ensemble de sa personne, je fus secoué par un frisson nouveau : une pensée s'imposait à moi, plus affreuse que tout le reste. Quelque violentes que soient les émotions, un médecin reste toujours médecin ; en mon cerveau se formulait de plus en plus précis un inexorable diagnostic — digne couronnement de cette nuit terrible.

XIV

Le lendemain, je partais pour Sebdou. A cette époque, non seulement il n'était pas question du chemin de fer, mais il n'existait pas encore de route carrossable reliant Tlemcen à cette petite forteresse, hérissée comme un cap sur le bord de la mer d'alfa. A Sebdou, on n'entendait parler de rien : c'était le bout du monde.

Je restai six jours dans cette thébaïde. De retour à Tlemcen, la première personne que je rencontrai vers dix heures du matin, au Cercle militaire, ce fut l'exubérant juge de paix.

— Quel métier ! Oh ! je n'y tiens plus ! Garçon, un marsala !

Sur la table étincelante d'apéritifs, le magistrat dépouillait son courrier de service, qu'un chaouch venait d'apporter.

— Et l'affaire du courrier des Ghossels ? Avez-vous abouti ? demandai-je.

— Eh ! le coupable était bien le gredin dont je vous avais parlé. Mais les gendarmes n'ont pu le prendre, il a regagné Oudjda, sa bonne ville ! Ah ! Oudjda ! Oudjda ! Bon, une commission rogatoire dans le vol Piégeard ! Vingt-sept témoins à entendre ! Une délégation dans l'assassinat Carraud ! Une autre encore ! Tonnerre ! Depuis la levée du corps René, je n'ai pas un poil de sec ! Garçon, un autre marsala. Laissez la bouteille.

— La levée du corps René ?

Il me regarda.

— Ah ! c'est juste, vous ne savez rien, vous arrivez des Antipodes. Une histoire épouvantable, mon cher. Ce pauvre René a été dévoré par une panthère

— Que dites-vous ?

— Le 11 décembre à huit heures du matin, des indigènes ont trouvé son cadavre près des cascades d'El Ourit ; je suis allé faire le constat. Il ne restait plus que des lambeaux ; la tête seule était reconnaissable. On a beau avoir l'habitude... j'ai été très impressionné !

— Voici ce qui est résulté de l'enquête, poursuivit-il. Le pauvre garçon avait un coup de marteau, vous savez. Figurez-vous qu'en sortant du bal du bureau arabe, il s'est mis en tête d'aller se baigner aux cascades.

— En cette saison ?

— Quel toqué, hein ? Et à deux heures

du matin, encore ! Il s'est déshabillé. La panthère, voyant cet homme nu, s'est jetée sur lui. Et voilà.

— Est-ce qu'il y a des panthères à El Ourit ?

— Les indigènes disent que non. Ils soutiennent qu'il n'y a que des chacals. Ils se trompent évidemment, puisque seule la panthère attaque un homme vivant. C'est bien connu ! Les chacals et les hyènes ne s'adressent qu'aux cadavres.

— Et, repris-je, tout le corps a été lacéré ? Tous les membres ?... Les mains ?

— Oui ; comme je vous l'ai dit, la tête seule était intacte ; elle semblait vous regarder de ses grands yeux fixes !...

— Dites-moi, juge, est-ce que je pourrais lire votre enquête ?

— Si vous en êtes curieux, parfaitement. Attendez que j'aie passé ma con-

sommation au lieutenant Ripert. Lieunant, hein ? en cinq sec ?

La partie terminée, Taxile me mena à son cabinet. Il me montra, liés en un paquet, les vêtements de René — ses habits de bal ; aucun, pas même la chemise, n'avait la moindre tache de sang, ce qui démontrait bien que la victime était entièrement nue quand elle avait été attaquée. Taxile me tendit ensuite un petit objet rouillé, une arme que je reconnus en frissonnant.

— C'est un poignard targui que le pauvre garçon portait assez habituellement sur lui. Je l'ai retrouvé parmi les débris du corps. Regardez : que dites-vous de la rouille qui recouvre entièrement la lame, de la pointe au manche ? Pensez-vous que ce soit réellement de la rouille ?

Je fis un geste vague.

— Votre confrère à qui l'examen a été confié a constaté que c'était du sang ; du sang de mammifère ; la science s'arrête là ! — évidemment le sang de la panthère ! René a dû enfoncer l'arme en plein corps, jusqu'au manche.

Je restai quelques instants penché sur le sinistre objet, m'efforçant de dissimuler mes impressions.

Je savais, moi, de quelle poitrine et par l'ordre de quelle volonté impitoyable ce sang avait jailli !

— Et toutes ces corvées, reprit Taxile, juste au moment où j'ai à m'occuper d'une affaire personnelle si importante, l'acte capital de l'existence, a dit M. Prudhomme.

— Quoi donc ?

— Mon cher, j'ai l'honneur de vous annoncer mon très prochain mariage.

— Avec qui ?

— Ce n'est pas difficile à deviner, n'est-ce pas ? Avec Mlle Bathilde du Buhat !

... En passant devant la mairie, je vis sur le tableau des publications de mariage la confirmation de ce que m'avait annoncé Taxile.

J'y lus aussi, avec beaucoup plus de satisfaction, le mariage de Dufresne et de Mlle Louise d'Affiert.

Et encore cet autre auquel je ne m'attendais pas :

M. Odéré avec Mme Plessis !

Hymen, ô hymenœe !

Le changement de garnison de mon régiment, envoyé à Mostaganem, m'empêcha d'assister à aucune de ces cérémonies.

Peu de jours après les noces de Ba-

thilde, j'appris la mort du pauvre capitaine Rastoul

Je ne devais plus, en Afrique du moins, revoir aucun des personnages de mon récit ; une permutation m'avait permis de rentrer en France.

L'Algérie ressemble à un paquebot toujours en marche ; on est là un certain nombre de passagers vivant côte à côte, cordialement, échangeant des idées, ébauchant des amitiés ; mais à chaque escale, quelqu'un descend, d'autres arrivent ; on part soi-même à son tour ; et dispersés dans le vaste monde, ces bons compagnons des jours ensoleillés, des nuits radieuses, les retrouve-t-on jamais ?

XV

Il y a quelques années, les hasards d'un voyage m'arrêtèrent dans une vieille ville du centre de la France. J'errai, désœuvré, dans les rues tortueuses, pavées en têtes de chat, entre deux rangées de maisons à tourelles. Je visitai trois églises. J'entrai, enfin, au palais de justice, un ancien couvent, curieux édifice roman.

Dans les cloîtres transformés en salles des pas perdus, dans les vastes escaliers, entre les piliers trapus qui supportent les lourdes voûtes, circulaient des hommes et des femmes vêtus de costumes de coupe très ancienne et parlant une langue

obscure où çà et là transparaissaient quelques mots français. Laissant vagabonder

ma rêverie, je me figurais vivre il y a quatre ou cinq siècles.

Je pénétrai dans une salle bondée de

foule. La vue d'hommes rouges assis au fond, sur une estrade, me rappela à la réalité : c'était la Cour d'assises.

Au banc du ministère public s'évertuait un jeune magistrat, aux favoris noirs très corrects, dont l'aspect me frappa étrangement. L'avais-je jamais vu ? Non. Il me rappelait cependant quelque chose que je ne pouvais préciser, quelque chose de très lointain, des impressions cruelles mêlées à des visions de ciel bleu, de paysages éclatants :

— Ce que je vous demande, messieurs, c'est un verdict de culpabilité sans circonstances atténuantes ! Je requiers la peine capitale !

Il s'écoutait un peu trop tonner ; ses larges manches rouges avaient des gestes de mélodrame.

Au bout d'une phrase, je remarquai un

mouvement bizarre de la tête et des maxillaires, une sorte d'élancement, de pointe en l'air !

— Happ ! happ !

Le mot du vétérinaire Piétra à la fête des cerises me revint soudain en mémoire. Un éclair illumina mon vieux cerveau.

M'adressant à l'huissier qui se trouvait près de moi :

— Dites-moi, je vous prie, monsieur : ce jeune magistrat du ministère public... il se nomme des Yverts, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

Mon diagnostic d'il y avait vingt-six ans était vérifié !

L'huissier m'observait.

— Monsieur connaît notre nouveau substitut ?

— Oh ! très peu !... j'ai connu son père autrefois.

— Notre premier président !

Je demeurai stupéfait. Président d'une Cour d'appel, Taxile ! — Ah ! Bathilde avait de l'esprit !

— Regardez, il est là.

— Qui ?

— M. le Premier. Ne le voyez-vous pas sur l'estrade ? Il a voulu assister au début de son fils, car c'est un début.

En effet, derrière le banc du ministère public, dans une pénombre formée par les rideaux verts, était assis un gros homme à figure colorée, encadrée d'un collier blanc, l'air très grave, très noble. Je finis par reconnaître Taxile des Yverts.

— Un heureux début ! continua l'huissier, M. le Premier doit être satisfait.

En effet, je voyais l'éminent magistrat

sourire, dodeliner de la tête. A chaque happ! s'humectaient ses yeux paternels.

Pour moi, j'étais loin de l'admiration. L'orateur me paraissait médiocre : je cherchai aussi vainement un grain d'exotisme. C'était le déballage de tous les poncifs ayant cours dans les prétoires de province. Et le beau zèle professionnel! Quel acharnement de slougui aux flancs creux lancé sur une proie! Il en résultait une impression que j'ai plus d'une fois ressentie en pareil cas : au début l'accusé n'inspire que de la répulsion. Au cours des débats, il devient presque intéressant.

Ironie des choses : il s'agissait d'un vol à main armée sur un chemin public.

Quand la sentence fut prononcée, je vis une rose ondée de satisfaction monter au visage du jeune magistrat.

C'était une condamnation à mort.

Je me laissai emporter presque inconscient par la foule qui s'écoulait. Je songeais aux sinistres cocasseries de cette pièce mal faite qu'on a appelée la comédie humaine.

Devais-je me présenter chez les des Yverts ? Revoir Bathilde ? — J'hésitai. — Je finis par y renoncer.

Je me dirigeai vers la gare.

Mektoub Allah ! — Il était écrit que je reverrais la reine de Tlemcen.

En chemin, j'avisai une boutique de curiosités orientales. Ayant encore une demi-heure à tuer, j'entrai. Je m'amusais à écouter le boniment du marchand très érudit, lorsque survint mon jeune substitut, qui donnait le bras à une dame au port superbe, et que je reconnus tout de suite.

Elle était toujours belle, plus belle

peut-être qu'autrefois. Les lignes romaines de son visage avaient plus de fermeté expressive. On y lisait la conscience d'une supériorité universellement acceptée. Cette femme avait connu toutes les joies mondaines, tous les enivrements de l'orgueil et du luxe ; mais quelque chose en elle me disait que le bonheur l'avait toujours fuie.

Elle ne m'avait pas remarqué. Elle s'était assise sur un divan turc, pendant que son fils furetait parmi les objets exposés.

Ses pieds étaient posés sur un tapis dont je reconnus l'origine, un tapis de Nédromah. Elle le regardait fixement. Je me rappelai en avoir vu un exactement semblable dans son atelier de Tlemcen. Il me semblait suivre ses pensées.

Pauvre femme ! Je devinai le cilice ca-

ché sous ses dentelles, l'effroyable boulet qu'elle avait traîné dans toutes les fêtes, le spectre sanglant surgissant soudain au milieu des banquets !

Quelques mots du colloque engagé entre son fils et le marchand la firent tressaillir et moi en même temps.

— Non, monsieur, ces objets ne sont pas arabes, ce sont des bijoux touareg.

— Eh bien, ils ont de la chance d'être touareg. Tout ça est grossier comme pain d'orge. Voici pourtant un poignard assez original ; quel en est le prix ?

— Monsieur, on ne pourrait le vendre séparément ; il est compris dans la parure.

— Dans la parure ? Ce poignard ? A quoi sert-il ?

— A agrafer la robe.

Mme des Yverts, devenue horriblement

pâle, avait essayé de se lever, elle était retombée, elle se débattait comme en un cauchemar.

Le substitut chantonnait en faisant sauter dans sa main l'étrange agrafe.

— C'est pourtant bel et bien un poignard, et le poignard classique, s'il vous plaît... le poignard d'Orosmane !

Il le brandit en déclamant le dernier vers de Zaïre :

Dis que je l'adorais et que je l'ai vengée !

Et il exécutait, en même temps, un grand geste à la Talma, le geste de se frapper au cœur.

— Madame ! Mon Dieu ! qu'avez-vous ? s'écria le marchand éperdu.

Tout le monde s'était précipité.

Mme la Présidente était moins forte que la Grande Mademoiselle. Elle avait perdu

connaissance et roulé du divan à terre. Elle gisait immobile, blanche comme une morte, sur le long tapis rouge sombre, couleur de sang séché.

FIN

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Les Livres du Jour

Le Colporteur
par GUY DE MAUPASSANT

Le Roman d'un Officier
par JEAN SAINT-YVES

L'Amour du Prochain
par PIERRE VALDAGNE
(Illustrations de LUCIEN MÉTIVET)

Gens de la Noce
par GEORGES OHNET

La Petite Bohême
par ARMAND CHARPENTIER

Qui Perd Gagne
par ALFRED CAPUS
(Illustrations de RENÉ LELONG)

sont les plus récents Succès

DE LA

Librairie Ollendorff

GENERAL BOOKBINDING CO.

13 7
BOOK MARK P

AFR.SAH. F 305 t 3
Le Touareg
Tozzer Library AWY3780
3 2044 043 278 324